

ANNEE 1960

FEVRIER - MAI

CONJONCTION

Nos. 79-80

André Maurois — Albert Camus

Auguste Viatte — Une nouvelle géographie universelle

Frédéric Martin — « Electre » de Jean Giraudoux

Gaëtan Bernoville — La littérature française et les saints

Henry Asselin — Villes d'Art et d'Histoire

Jean-Claude Ibert — Une littérature intemporelle

COURRIER DE FRANCE

Les quatre vingt dix ans d'Henry Bordeaux, par Daniel-Rops

Une sphère géante en mouvement perpétuel, par Pierre Devaux

L'aéroport d'Orly s'agrandit à l'échelle mondiale, par Edmond Delage

Le Petit Larousse 1960, par René Delange

Le Théâtre par l'image, par Pierre Descaves

Etat du cinéma français, par Georges Charensol

L'Ecole Centrale des Arts et Manufactures de Paris, par Tessa Sigrist

La vie musicale : Hector Villa-Lobos, par René Dumesnil

Music-Hall 1960, par Gabriel Reuillard

Informations techniques

Informations culturelles

LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAITI

Bibliographie haïtienne pour l'année 1959, par Max Bissainthe

« Les Laboureurs de la mer », par R. P. Hub. Papailler

CHRONIQUE

INS

MEDIA-IFH PORT-AU-PRINCE



1040128

I

ANNEE 1960

FEVRIER - MAI

CONJONCTION

Nos. 79-80

André Maurois — Albert Camus

Auguste Viatte — Une nouvelle géographie universelle

Frédéric Martin — « Electre » de Jean Giraudoux

Gaëtan Bernoville — La littérature française et les saints

Henry Asselin — Villes d'Art et d'Histoire

Jean-Claude Ibert — Une littérature intemporelle

COURRIER DE FRANCE

Les quatre vingt dix ans d'Henry Bordeaux, par Daniel-Rops

Une sphère géante en mouvement perpétuel, par Pierre Devaux

L'aéroport d'Orly s'agrandit à l'échelle mondiale, par Edmond Delage

Le Petit Larousse 1960, par René Delange

Le Théâtre par l'image, par Pierre Descaves

Etat du cinéma français, par Georges Charensol

L'Ecole Centrale des Arts et Manufactures de Paris, par Tessa Sigrist

La vie musicale : Hector Villa-Lobos, par René Dumesnil

Music-Hall 1960, par Gabriel Reuillard

Informations techniques

Informations culturelles

LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAITI

Bibliographie haïtienne pour l'année 1959, par Max Bissainthe

« Les Laboureurs de la mer », par R. P. Hub. Papailier

CHRONIQUE

INS

MEDIA-IFH PORT-AU-PRINCE



1040128

I

CONJONCTION

Est le Bulletin de l'Institut Français d'Haïti.

SES BUTS

Diffuser les idées fondamentales qui caractérisent la pensée française vivante.

Resserrer les liens traditionnels unissant Haïti et la France.

Apporter une collaboration effective à l'épanouissement de la culture haïtienne.

Rendre compte non seulement des activités de l'Institut Français mais encore de l'activité intellectuelle d'Haïti.

« CONJONCTION » n'est pas une revue de propagande. Elle ne vise à aucune action politique ou confessionnelle. Elle sollicite la collaboration des auteurs haïtiens et étrangers.

SON MOT D'ORDRE

Tout faire pour que les hommes différents par leur hérédité, le milieu géographique et social qui les a modelés, par les disciplines intellectuelles qui ont formé leur pensée, puissent se connaître, se comprendre, et soient mis en mesure d'apporter leur contribution originale à l'élaboration d'une véritable conscience humaine.

INSTITUT FRANÇAIS D'HAÏTI

CONJONCTION

REVUE DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'HAÏTI

Rond Point de la Liberté — Cité de l'Exposition — Port-au-Prince

ABONNEMENT ANNUEL : 6 numéros

Haïti	\$ 3.00
France et étranger	\$ 3.50

LE NUMERO SEPRE :

Haïti	Gdes. 3.00
Etranger	\$ 0.70

DEPOSITAIRES :

HAÏTI	: Librairies et Institut Français.
FRANCE ET UNION FRANÇAISE	: Dépositaire Exclusif : Editions de l'Union Française, 3, Rue Blaise-Desgoffe. Paris VIème.
CANADA	: Benoît Baril — 4234, Rue de la Roche — Montréal.

Les livres et les manuscrits doivent être envoyés

au Directeur de l'Institut Français

P. O. Box B-131 — Port-au-Prince, Haïti

Téléphone : 2057

SOMMAIRE

André Maurois	— <i>Albert Camus</i>	5
Auguste Viatte	— <i>Une nouvelle géographie universelle</i>	7
Frédéric Martin	— « <i>Electre</i> » de Jean Giraudoux	10
Gaëtan Bernoville	— <i>La littérature française et les saints</i>	30
Henry Asselin	— <i>Villes d'Art et d'Histoire</i>	33
Jean-Claude Ibert	— <i>Une littérature intemporelle</i>	37

COURRIER DE FRANCE

Les quatre vingt dix ans d'Henry Bordeaux.	par Daniel-Rops	39
Une sphère géante en mouvement perpétuel.	par Pierre Devaux	42
L'aéroport d'Orly s'agrandit à l'échelle mondiale	par Edmond Delage ...	45
Le Petit Larousse 1960	par René Delange.....	49
Le théâtre par l'image	par Pierre Descaves ...	52
Etat du cinéma français	par Georges Charensol	56
L'Ecole Centrale des Arts et Manufactures de Paris.....	par Tessa Sigrist.....	58
La vie musicale : Hector Villa-Lobos	par René Dumesnil.....	61
Music-Hall 1960	par Gabriel Reuillard...	64
Informations techniques.....		67
Informations culturelles		73

LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAITI

Bibliographie haïtienne pour l'année 1959... par Max Bissainthe ...	77
« Les Laboureurs de la mer »	par R. P. Hub. Papailier 85

CHRONIQUE.....	87
-----------------------	-----------

ALBERT CAMUS

par André MAUROIS
de l'Académie Française

La mort tragique et prématurée d'Albert Camus a profondément ému non seulement les Français, mais tous ceux qui, dans le monde, sont attachés aux valeurs spirituelles. Il représentait pour beaucoup la conscience de l'homme moderne. Sa carrière d'écrivain avait été éblouissante et brève. Peu de livres, mais dont chacun avait laissé sa marque sur la jeunesse ; quelques pièces ; le prix Nobel obtenu à quarante quatre ans et accueilli par lui avec modestie et dignité ; puis soudain cette belle destinée, si riche de promesses, venant se briser, au bord d'une route, contre un platane ; cela semblait, pour un écrivain qu'on avait appelé (à tort) le philosophe de l'absurde, la plus absurde fin. « Ceux que les dieux aiment meurent jeunes ». Peut-être, mais pour ceux qui les ont aimés, ou admirés, la jeunesse ajoute encore à la tristesse suscitée par la mort.

Je le connaissais peu ; je l'estimais beaucoup, à la fois pour son talent et pour son honnêteté d'esprit. Il était un excellent écrivain, de forme très pure. Le *Mythe de Sisyphe*, l'*Homme révolté* sont parmi les meilleurs essais écrits en français après la guerre. *La Peste* m'avait frappé comme prenant place dans la tradition des grands humoristes anglais : Swift ou Daniel de Foe. C'est une veine rarement exploitée chez nous. Je ne vois guère en notre temps que Vercors qui ait su, comme Camus, écrire de tels livres. *L'Étranger*, très court roman, avait connu une faveur extraordinaire. Certains écrivains ont la chance, presque toujours méritée, d'exprimer une forme de sensibilité particulière à leur époque. Ce fut le cas de Goethe avec *Werther* (et il est curieux d'observer que Camus disait : « Il n'y a qu'un problème philosophique sérieux : le suicide. ») Ce fut le cas de Benjamin Constant avec *Adolphe* et de Chateaubriand avec *René*. Camus avait écrit le *René* de sa génération.

Son héros, Meursault, se sent un étranger sur la terre. Ce qui en lui déconcerte les témoins et les juges, c'est qu'il ne semble même pas prendre part à sa propre aventure. Il s'est trouvé jeté, sans l'avoir voulu, dans un monde absurde et cruel, dans une société de Phariséens. Il refuse de prendre part à leurs

sentiments, à leurs jugements. Rien n'a pour lui la moindre importance. Les années qu'il a vécues lui semblent irréelles. Il accepte la vie, le soleil, la nourriture, les corps des femmes ; il accepte même l'irréalité. Seul le jour de son exécution et la mort toute proche le réveillent et lui font comprendre le sens de la liberté. La liberté, c'est la volonté exaspérée ; elle ne se trouve que dans les circonstances qui limitent l'homme et stimulent sa volonté. Nous venons de lire les lettres d'un jeune héros, Claude Barrès, qui ne se sentait libre que sur la ligne de feu et en danger de mort. Beaucoup de garçons, pendant la guerre, dans la résistance, avaient éprouvé ce sentiment. Camus les révélait à eux-mêmes comme Kafka, comme Hemingway, comme parfois Sartre.

On observe, dans la marche de la pensée de Camus, deux étapes. La première le conduit au sentiment de l'absurde. « L'homme est une passion inutile ». Les dieux ont condamné Sisyphe à rouler sans cesse un rocher jusqu'au sommet d'une pente d'où la pierre retombait toujours. « Ils avaient pensé avec raison qu'il n'est pas de punition plus terrible que le travail inutile et sans espoir. » Ce supplice est l'image de la vie humaine. Nous aussi, nous roulons notre pierre vers le sommet pour retomber à chaque guerre, à chaque révolution. Le monde inhumain qui nous entoure est hostile. Tant de peine, tant de travaux pour aboutir à quoi ? Immanquablement, mathématiquement à la mort. « Sous l'éclairage mortel de cette destinée, l'inutilité apparaît. »

Mais cette première étape n'est qu'une station du calvaire humain. Au cours de la seconde étape Camus, et avec lui l'homme, découvre qu'à l'intérieur de cet univers absurde, qui ne veut rien, il est possible de vivre en homme, de sauver une dignité d'homme, une justice d'homme. « Toute la joie silencieuse de Sisyphe est là. Son destin lui appartient. Son rocher est sa chose. La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme. Il faut imaginer Sisyphe heureux. » Camus citait souvent le mot d'Oedipe dans Sophocle. « Malgré tant d'épreuves, mon âge avancé et la grandeur de mon âme me font juger que tout est bien. » Au salut par la foi supraterrrestre, Camus substitue le salut par le courage viril. Le destin demeure aveugle, mais l'homme peut devenir lucide et juger sa révolte elle-même. « Notre devoir est d'affirmer la justice pour lutter contre l'injustice éternelle, de créer du bonheur pour protester contre l'univers du malheur. » Camus est mort réconcilié avec la vie. Aussi a-t-il été, et restera-t-il, pour les hommes de son temps, un bon maître à penser. Contre cet arbre, au bord de la route, est venu s'écraser un Juste.

UNE NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

par Auguste VIATTE
correspondant de l'Institut

Les géographies doivent se faire périodiquement. Celle de Vidal de la Blache, la meilleure en français, parue avant guerre, est désormais périmée. Que de changements de frontières et même de déplacements ethniques sont intervenus depuis ! En notre temps où l'histoire s'accélère, la décision de s'arrêter pour décrire peut même embarrasser. Tant de problèmes restent en suspens, celui de Berlin, celui de Formose ! Tant de systèmes semblent provisoires ! Comment l'Afrique, demain, se regroupera-t-elle ? Même le parcours des fleuves, en Sibérie, a pu se détourner... Mais il faut bien s'accommoder de cette mobilité, sous peine de ne jamais faire le point ; et la géographie obéit à certaines lois permanentes.

On louera la librairie Larousse d'avoir entrepris la nouvelle *Géographie universelle* dont les deux premiers volumes, sous la direction de Pierre Deffontaines avec la collaboration de Mariel Jean-Brunhes Delamarre, sont déjà parus. Moins volumineuse que celle de Vidal de la Blache, elle n'en comprendra que trois, mais complets et vivants. Les nombreuses illustrations, les hors-texte en couleurs, les cartes, les graphiques, la rendent particulièrement attrayante en même temps qu'évocatrice. C'est un livre de luxe, fait pour le plaisir des yeux, mais aussi pour l'intelligence des textes ainsi commentés par l'image.

Les noms des deux auteurs en indiquent l'esprit. La fille et le meilleur disciple de Jean Brunhes attachent comme lui la plus grande importance à la géographie humaine, c'est-à-dire à la façon dont la nature modèle l'homme et est modelée par lui. C'est là qu'ils voient la base des structures économiques ou politiques, sans tomber pour autant dans le déterminisme, puisqu'à son tour la volonté de l'homme modifie la nature : preuve en soient, aujourd'hui, ses adaptations à l'Arctique hier inhabitable, ou, dans l'histoire, tant d'initiatives de génies créateurs, à commencer par Christophe Colomb et à continuer par Lesseps...

Ces considérations dictent un plan neuf. Il abandonne la division par continents, qui, même lorsqu'il s'agit de leur découpage par les mers, a toujours été factice : l'Europe, selon la célèbre formule de Valéry, n'apparaît à cet égard que comme un « Petit Cap de l'Asie », et pourtant elle en est distincte, pour d'autres raisons, mais sa limite passe-t-elle vraiment aux collines de l'Oural ? Entre l'Inde et la Sibérie ou la Chine, l'Himalaya et les plateaux tibétains interposent une barrière peu franchissable, alors que l'Océan indien porte par centaines de mille les travailleurs du Malabar vers le Kenya, le Natal ou l'île Maurice (les liens du Commonwealth aidant) ; de même, le désert sépare l'Afrique noire de l'Afrique septentrionale que tout unit en revanche aux autres pays méditerranéens, France, Italie, Espagne, Proche-Orient. La motorisation, l'avion, tendent à réduire les obstacles terrestres, mais accélèrent encore les allées et venues par-dessus les océans ; les « continentalismes » ne sont que des vues de l'esprit, et d'esprits sommaires.

Ainsi s'explique la disposition de l'ouvrage : le premier volume, qui traite de l'Europe, omet délibérément l'U. R. S. S., qui forme un tout avec sa partie asiatique, et dont traitera le troisième ; il groupe le reste du continent selon l'orientation de ses façades : une Europe septentrionale, une Europe océanique, de la Grande-Bretagne au Portugal, une Europe centrale sans débouchés importants sur la mer, et une Europe méditerranéenne, de l'Espagne à la Grèce ; cette dernière section donne la main aux deux premières du second volume, l'Afrique et l'Asie méditerranéennes ; puis vient l'Afrique tropicale et méridionale, puis les péninsules d'Asie qui plongent dans l'Océan indien, puis les Philippines et l'archipel indonésien (assez mal nommé « les Indes orientales »), enfin l'Océanie, domaine du Pacifique. Aucune subdivision sans doute n'est parfaite dans un monde qui en fait ne se tronçonne pas : une description de l'Asie insulaire aurait pu englober facilement le Japon, n'étaient sa latitude et ses affinités avec la Chine ; la France, classée à bon droit avec « l'Europe océanique », a pourtant sa côte méditerranéenne ; et si la Yougoslavie possède une rive adriatique tandis que la Bulgarie est aujourd'hui privée de ports sur la mer Egée, cela ne suffit

peut-être pas à justifier la dissociation qui rattache la première à l'Europe méditerranéenne, et la seconde, tenez-vous bien... à l'Europe centrale ; les Balkans ont leur unité, et la mer Noire n'est-elle pas un golfe de la Méditerranée ? On voit mal aussi pourquoi l'auteur du chapitre sur la Suisse a remplacé la division classique — Jura, Plateau, Alpes — par une division selon les longitudes, peu en harmonie avec le dessein général de l'ouvrage.

Les chapitres importants — la France, l'Italie par exemple, ou l'Afrique occidentale — forment des ensembles très suggestifs, qui indiquent à la fois les grands traits permanents et les détails de l'évolution la plus récente. D'autres sont nécessairement plus courts, mais en général méritent les mêmes éloges. On regrettera dans certains cas assez rares (ainsi l'Indonésie) que la partie descriptive ait été négligée ; et il arrive que les petites îles figurent loin de leur contexte naturel, les archipels des Canaries ou du Cap Vert avec leur métropole plutôt qu'avec l'Afrique, Chypre avec l'Europe plutôt qu'avec l'Asie mineure ; j'ai cherché en vain mention des Maldives... Cependant des statistiques, à la fin de chaque volume, fournissent les chiffres.

Du point de vue linguistique, on peut contester la transcription littérale des noms propres étrangers : elle expose à des erreurs sur la prononciation, lorsqu'il s'agit de langues dotées de signes qui manquent en français, comme en particulier les langues slaves : qui, en dehors des slavissants, saura que Niksic, par exemple, se prononce Nikchitch ? écrivons donc Nickchitch, comme les Yougoslaves eux-mêmes ont raison de transcrire Gide par Gid et Malraux par Malro. Autre chose est d'apprendre une langue, autre chose d'étudier la géographie ; pour cette dernière, ce qui importe, c'est de reconnaître sans un dictionnaire les lieux dont on parle. Sinon, l'on aboutirait à se servir, pour les noms russes, de l'alphabet cyrillique, et pour les chinois, des idéogrammes.

Lorsque sera paru le troisième volume, où il reste à traiter des super-grands que sont les Etats-Unis, l'U. R. S. S., la Chine nous aurons en mains une œuvre magistrale qui constituera le tableau le plus passionnant et le plus instructif du monde en l'an de grâce 1960.

« ELECTRE » DE JEAN GIRAUDOUX (1)

par Frédéric MARTIN

En octobre dernier, le Général de Gaulle, entouré de tous ses Ministres, assistait officiellement à l'Odéon, à la représentation de « Tête d'Or » ; puis, à la Comédie Française à la représentation d'« Electre ». En inaugurant ainsi solennellement la saison parisienne, il entendait manifester sa sollicitude et celle de son Gouvernement à l'endroit du théâtre ; il entendait également honorer la mémoire de deux écrivains qui, l'un pendant plus d'un demi-siècle, l'autre durant vingt cinq années, restituèrent à l'art dramatique français sa dignité et lui donnèrent une impulsion originale

« Tête d'Or » suscita maintes controverses : public et critique oublièrent qu'il s'agissait d'une œuvre de jeunesse, et que Claudel écrivit ce drame symboliste en 1889.

« Electre » fut applaudie : on vit dans cette entrée de Giraudoux au Français une consécration justifiée.

Cependant, comme en 1937, lors de sa création à l'Athénée, quelques esprits s'insurgèrent. C'est ainsi que Morvan Lebesque, dans Carrefour, sous le titre : « Une Electre Sorbonnade et Boulevardière », assimile, après d'autres d'ailleurs, Giraudoux à Bernstein, à Roussin même et conclut son article en ces termes : « Ignorant le langage élémentaire et substantiel du poète tragique, Giraudoux accumule en tirades interminables des astragales de mots... Le pire est que jamais on n'entend une réplique vraie, humaine, simple ; le pire est que pas un instant cet auteur ne met son cœur en jeu. « Tu causes, tu causes, dirait Zazie, et elle aurait bien raison. Les amateurs de facilités adorent cette Electre ».

Libre à M. Lebesque de se référer en matière de goût et de critique au personnage de Queneau et d'aimer son bavardage, cocasse certes, mais grossier.

« Zazie dans le Métro » s'ouvre, probablement pour satisfaire aux exigences du vérisme, sur cette interrogation, écrite en un seul mot : « Maisd'ouquientdonctant ? »

(1) Conférence prononcée à la Société d'Art dramatique le 1er Avril 1960.

Je préfère, pour ma part, si bavardage il y a, celui, même sorbonnard, de Giraudoux. Mais ce que je voudrais surtout essayer de montrer, en m'appuyant sur le texte même d'Electre, c'est qu'avec toute sa facilité Giraudoux n'est pas le poète de la facilité et qu'il est bien plus « substantiel » que certains ne le pensent ; qu'Electre en particulier plus encore qu'« Intermez-zo », « Ondine » ou « La Guerre de Troie », est une tragédie pure et une tragédie de la pureté, qu'elle est aussi une tragédie de la dureté ; enfin que Giraudoux a mis dans cette pièce toute sa pensée c'est-à-dire tout son cœur, toute sa philosophie personnelle, qui n'est point celle ni d'Eschyle, ni d'Euripide, ni de Sophocle, sur l'homme, sa nature et sa destinée.

Les principaux personnages, vous les connaissez : Electre, fille d'Agamemnon, le roi des rois qui régnait sur Mycènes et sur Argos et qui fut un des héros de la Guerre de Troie ; Oreste, le frère d'Electre ; Clytemnestre, leur mère, gravitent autour de cette famille royale : Egisthe, favori et amant de Clytemnestre ; le Jardinier du Palais, promis par la Reine et Egisthe à la main d'Electre ; ainsi qu'un couple épisodique : Agathe, le Président. Ajoutons deux personnages mythiques : les Euménides et le Mendiant. De ce dernier on ne sait s'il est homme ou s'il est un dieu ; en tous cas il joue plus encore que les Euménides le rôle du chœur dans les tragédies grecques.

L'action ? annoncée au cours des deux actes de la pièce par les Euménides, récitée, commentée ou prédite par le Mendiant, elle respecte la légende : Electre parvient à provoquer l'aveu terrible : Clytemnestre, avec la complicité de son amant, a assassiné Agamemnon dès son retour de Troie.

Écoutons le Mendiant nous narrer comment :

Le Mendiant : « comment ils l'on tué, écoute. Voici comme tout s'est passé et jamais je n'invente. C'est la reine qui a eu l'idée de savonner les marches qui descendent à la piscine. Ils ont fait cela à eux deux. Alors que toutes les ménagères pour le retour d'Agamemnon savonnaient leur seuil, la reine et son amant savonnaient le seuil de sa mort. On peut imaginer quelles mains propres ils avaient, ils lui ont offertes, quand Agamemnon est entré. Et alors comme il tendait les bras vers elle, il a glissé, ton père, Electre. Il a glissé jusqu'au milieu des dalles, et le fracas de la chute, à cause de la cuirasse et du casque, était bien celui d'un roi qui tombe, car tout était de l'or. Et c'est elle qui s'est précipitée, pour le relever, croyait-il, mais qui l'a maintenu. Il ne comprenait pas. Il ne comprenait pas sa femme chérie qui le maintenait à terre, il se demandait si c'était un élan d'amour,

mais alors pourquoi cet Egisthe restait-il ? Il était indiscret, ce jeune Egisthe, et maladroit. On verrait pour son avancement. Il peut être vexé, le maître du monde, qui tombe en rentrant chez lui, qui a pris Troie, qui sort de passer la grande revue navale, et l'équestre, et la pédestre, et qui vous dégringole sur le dos, avec son bruit de vaisselle, devant sa femme amoureuse et le jeune porte-enseigne. D'autant plus que cela pouvait être un mauvais présage. Cette chute pouvait vouloir dire qu'il mourrait dans un an, dans cinq ans. Mais, ce qu'il trouvait singulier, c'est que son épouse bien-aimée l'eût saisi aux poignets et pesât de tout son poids pour le clouer sur le dos. Elle avait tort. Elle n'en était pas plus belle, ainsi penchée, avec le sang à la tête, et le cou qui prenait ses plis. Ce n'était pas comme le jeune Egisthe, qui essayait de lui tirer son épée, pour lui éviter du mal évidemment, et qui, à chaque seconde, devenait beau, de plus en plus beau. Et, ce qui était extraordinaire, c'est que tous deux étaient muets. Lui leur parlait : Chère femme, disait-il, comme tu es forte ! Jeune homme, disait-il, prends l'épée par la garde ! Et eux étaient muets ; on avait oublié de lui dire cela pendant ses dix ans d'absence, la reine était une muette, les écuyers étaient des muets. Muets ils étaient comme ceux qui préparent une malle quand le départ presse. Ils avaient quelque chose à faire, mais vite, avant que personne pût entrer. Quel bagage avaient-ils à faire si vite ? Et soudain le coup de pied donné par Egisthe au casque lui apprit tout, comme au mourant le coup de pied donné à son chien. Et il cria : Femme, lâche-moi ! Femme, que fais-tu là ! Elle se gardait de dire ce qu'elle faisait. Elle ne pouvait lui répondre : je te tue, je t'assassine. Des dents, elle avait délié le lacet de la cuirasse, et les lèvres d'or déjà s'écartaient, et Egisthe, — Ah ! voilà pourquoi il était beau, Egisthe !, — approchait, l'épée renversée. Et il plongea l'épée. Et le roi des rois n'était pas ce bloc d'airain et de fer qu'il imaginait, c'était une douce chair, facile à transpercer comme l'agneau ; il y alla trop fort, l'épée entailla la dalle. Les assassins ont tort de blesser le marbre, il a sa rancune : c'est à cette entaille que moi j'ai deviné le crime. Alors il cessa de lutter ; entre cette femme de plus en plus laide et cet homme de plus en plus beau, il se laissa aller ; la mort a ceci de bon qu'on peut se confier à elle ; c'était sa seule amie dans ce guet-apens, la mort ; elle avait d'ailleurs un air de famille, un air qu'il reconnaissait. Et il appela ses enfants, le garçon d'abord, Oreste, pour le remercier de prêter ainsi pour une minute son visage et ses mains à la mort. Et Clytemnestre ne le lâchait pas, tout occupée à tourner autour du corps, à cause du sang qu'elle évitait aux sandales,

elle tournait dans sa robe rouge, et lui déjà agonisait, et il croyait voir tourner autour de lui le soleil. Puis vint l'ombre. C'est que soudain, chacun d'eux par un bras, l'avait retourné contre le sol. Et puis, comme Egisthe avait retiré l'épée sans y penser, ils le retournèrent à nouveau, et lui, la remit bien doucement, bien posément dans la plaie. Et ce jeune Egisthe éprouvait de la gratitude pour ce mort qui la seconde fois se laissait tuer si doucement, si doucement. On en tuerait des douzaines, de rois des rois, si c'était cela le meurtre. Mais la haine de Clytemnestre grandissait pour celui qui s'était débattu si bêtement, si férocement, car elle savait que chaque nuit elle verrait dans un cauchemar ce massacre. Et c'est bien ce qui arriva. Et c'est bien là le compte de son crime. Voilà sept ans qu'elle l'a tué : Elle l'a tué trois mille fois. »

Electre, maintenant certaine de la vérité, venge son père assassiné : elle arme le bras d'Oreste, qui tue Clytemnestre et Egisthe, alors même que la ville d'Argos, attaquée par les Corinthiens, et vouée au massacre et au pillage, pouvait et allait être sauvée par Egisthe. C'est encore le Mendiant qui nous conte, sous forme de prédiction, les péripéties de ce double meurtre :

Le Mendiant : « Oreste se précipita à travers la cour. Il atteignit les assassins comme ils parlementaient avec l'émeute. Et comme Egisthe penché disait aux meneurs que tout allait bien, et que tout désormais irait bien, il entendit crier dans son dos une bête qu'on saignait. Et ce n'était pas une bête qui criait, c'était Clytemnestre. Mais on la saignait. Son fils la saignait. Il avait frappé au hasard sur le couple, en fermant les yeux. Mais tout est sensible et mortel dans une mère, même indigne. Et elle n'appelait ni Electre, ni Oreste, mais sa dernière fille Chrysothémis, si bien qu'Oreste avait l'impression que c'était une autre mère, une mère innocente qu'il tuait. Et elle se cramponnait au bras droit d'Egisthe. Elle avait raison, c'était sa seule chance désormais dans la vie de se tenir un peu debout. Mais elle empêchait Egisthe de dégainer. Il la secouait pour reprendre son bras, rien à faire. Et elle était trop lourde aussi pour servir de bouclier. Alors il lutta. Du seul bras gauche sans armes, une reine morte au bras droit avec colliers et pendentifs, désespéré de mourir en criminel quand tout de lui était devenu pur et sacré, de combattre pour un crime qui n'était plus le sien et, dans tant de loyauté et d'innocence, de se trouver l'infâme en face de ce parricide, il lutta de sa main que l'épée découpait peu à peu, mais le lacet de sa cuirasse se prit dans une agrafe de Clytemnestre, et elle s'ouvrit. Alors il ne résista plus, il secouait seulement son bras droit, et l'on sentait que s'il voulait mainte-

nant se débarrasser de la reine, ce n'était plus pour combattre seul, mais pour mourir seul, pour être couché dans la mort loin de Clytemnestre. Et il n'y est pas parvenu. Et il y a pour l'éternité un couple Clytemnestre-Egisthe. Mais il est mort en criant un nom que je ne dirai pas

La voix d'Egisthe, au dehors. — Electre...

Le Mendiant. — J'ai raconté trop vite. Il me rattrape !

*

* *

Ces deux récits, Jovet, de sa voix chaude et grave, de ce débit qui lui était propre, avec sa mimique sobre mais expressive, d'un regard voilé, sarcastique ou étincelant, les eût mis en relief, bien mieux que je n'ai su le faire. En dépit d'une lecture très imparfaite vous en avez éprouvé l'originalité qui peut paraître déconcertante, je l'avoue :

Un vocabulaire qui sauvegarde la divine convention, la fiction théâtrale et qui sans tomber dans les excès du réalisme, figure le réel ; tantôt concret, tantôt abstrait, mi-antique, mi-moderne, parfois prosaïque et familier, souvent poétique, jamais vulgaire.

Une science certaine de la prononciation et de la musique. Chaque phrase est admirablement rythmée, coupée de pauses nombreuses, qui ménagent à la fois la respiration de l'acteur et l'intérêt dramatique

Un style analytique, procédant par juxtaposition ou coordination à la manière attique — presque toutes les phrases du premier récit sont reliées par la conjonction « et », ce qui, en dépit du morcellement apparent, donne au développement un caractère compact. Vous avez noté les répétitions fréquentes, les reprises de mots, du verbe en particulier, à la manière de Platon, qui permettent à l'écrivain en établissant des relations entre deux ou plusieurs termes, de glisser insensiblement d'un fait à un autre, d'une idée à une idée voisine et d'analyser ainsi les états d'âme successifs des personnages, tout en respectant le crescendo dramatique ; répétitions qui sans interdire de varier l'expression permettent de maintenir l'effet de l'assonance et l'unité de l'ensemble — telles des variations sur un même thème : bref, une architecture dramatique « entendue comme la sœur articulée de l'architecture musicale ».

On a parlé à propos du style de Giraudoux de « magie incantatoire » : le vocabulaire, l'emploi presque biblique de la particule « et », le recours aux répétitions, le rythme de ces deux

récits justifieraient cette définition : il s'agit bien en effet d'une espèce de récitatif, parlé ou psalmodié, qui envoûte. L'expression me paraît cependant insuffisante, comme est insuffisante l'expression de « litanie » appliquée au style de Péguy. Elle est insuffisante car il ne s'agit pas d'un piétinement sur place, d'une ronde en quelque sorte statique : il y a progression.

Pour en terminer avec l'art giralducien de l'écriture, je voudrais insister sur une caractéristique dont l'importance me paraît actuellement capitale.

Doué par nature d'une intelligence très vive et d'un esprit brillant, porté par tempérament à la caricature, à la satire, à la gaieté ; admirateur de Voltaire et de Diderot ; formé à la rude discipline de l'atticisme et des classiques français, Giraudoux avec toutes ses qualités innées ou acquises, n'a eu qu'un but comme écrivain, ainsi qu'il le déclare lui-même dans « Littérature » : réagir contre « la facilité et la veulerie, contre la saleté et l'obscurantisme, contre le grossier et l'informe ». Se refusant à « avachir la langue française », il a voulu fuir toutes « les improvisations pour tréteaux » : elles lui paraissaient dégradantes, nées davantage de l'amour du lucre que de l'amour de l'art : rendre avant tout à notre langue sa pureté, telle fut sa mission.

Certes, il a parfois péché par excès et poussé par un désir sincère de réagir, il a pu tomber soit dans les allégories de nos moralités médiévales, soit dans la préciosité. Dès 1928, les critiques stigmatisèrent certains passages de ses romans ou de ses drames où abondent les pointes, les boutades, les pirouettes et les « clowneries » de style. Concédonsons qu'en déclarant la guerre à la bêtise, il aboutit souvent au canular. En 1937, Colette semblait elle aussi regretter ses jeux de l'esprit dans une œuvre théâtrale ; et à propos d'Electre, Robert Kemp, à la même époque, écrivait : « Electre est un merveilleux festin intellectuel. Le menu est chargé ; hors-d'œuvre à discrétion ; sans cesse des pensées délicates, étonnantes ; des formules « saisies », succulentes grillades ; des ragoûts mijotés et mille et mille épices. » De là, à conclure en généralisant à une « afféterie » de style, à « un humanisme cultivé de petite fille minaudière » ou à affirmer en 1960 qu'Electre « parle comme une agrégée des lettres », que « pour Giraudoux la littérature ne s'écrit que sur de la littérature », ou encore qu'il est responsable d'avoir créé en France, comme le firent Pirandello en Italie et Bernard Shaw en Angleterre, un « théâtre de bavards », il n'y a qu'un pas : il a été franchi.

Si ces reproches valent pour les œuvres de jeunesse et à mon sens pour les œuvres posthumes, ils ne me paraissent guère justifiés pour le Giraudoux 2ème manière, c'est-à-dire pour les œuvres écrites ou représentées entre 1935 et 1939 ; ils valent encore moins pour Electre.

Ici nulle faute de goût, une adéquation parfaite de la forme au fond. A peine si apparaissent deux ou trois concetti. Encore sont-ils presque toujours empreints de la « Vis tragica » ou en situation. Citons-en un pour mémoire et par loyauté. Le Jardinier décrit le Palais d'Argos en ces termes symboliques :

« Le corps de droite est construit en pierres gauloises qui suintent à certaines époques de l'année. Les habitants de la ville disent alors que le Palais pleure. Le corps de gauche est en marbre d'Argos, lequel, sans qu'on ait jamais su pourquoi, s'ensoleille soudain, même la nuit. On dit alors que le Palais rit. Ce qui se passe, c'est qu'en ce moment, le Palais rit et pleure à la fois. » Et l'une des Euménides souligne : « Comme cela, il est sûr de ne pas se tromper ». Mais à peine l'auditeur a-t-il esquissé un sourire qu'il est aussitôt replongé en pleine tragédie : 1ère Euménide : « C'est tout à fait un Palais de Veuve. » 2ème Euménide : « ou de souvenirs d'enfance ».

Mais pourquoi, objecte-t-on, introduire des plaisanteries dans une œuvre tragique ? Nombreuses sont les réponses possibles : il est évident d'abord qu'une pièce de Giraudoux n'est pas une tragédie mais plutôt un drame, et tout le monde sait que la formule du drame recommande comme plus conforme à la réalité vivante, le mélange du comique et du tragique. D'autre part, il est évident que recourir constamment au pathétique risque d'en atténuer les effets et de faire perdre à une pièce sa puissance émotionnelle. En troisième lieu, il est hors de doute que Giraudoux ne tente jamais d'émouvoir, au sens physiologique du terme. Volontairement et sciemment, son ton est dépouillé de toute sentimentalité. Sa pudeur avait en horreur le recours artificiel aux émotions-chocs, et le pathétique en puissance dans le théâtre shakespearien et romantique dont l'aboutissement est le mélodrame du grand guignol lui était insupportable. Bref, « Giraudoux a voulu apporter le sourire au cœur même des dialogues les plus austères et les plus graves ; il a voulu que la tragédie soit agréable, c'est pourquoi il a recouvert son visage du vieux masque à deux faces des Grecs : les larmes à gauche, le rire à droite. »

Il est probable aussi que Giraudoux s'amuse parfois à se moquer et du spectateur et de lui-même. Cynisme, direz-vous ?

Précisément. Encore faut-il prendre garde. Vous avez pu trouver choquantes, à la fin du récit qui vous a été fait avant la lettre du meurtre de Clytemnestre et d'Égisthe, ces paroles du Mendiant lorsqu'il entend au dehors Oreste crier le nom de sa sœur : « J'ai raconté trop vite. Il me rattrape ». Autre exemple : Les Euménides, qu'accompagne le sombre cortège de la fatalité : la haine, la mort, le crime, sont représentées sous les traits de petites filles qui grandissent rapidement à la vitesse des oronges vénéneuses, au fur et à mesure qu'Electre détermine son frère au meurtre, et finalement, ce meurtre accompli, prennent juste la taille et l'âge d'Electre. Symbole tragique. Et cependant, Giraudoux prête à l'une d'elles, qualifiées par le Jardinier « d'affreuses petites bêtes », cette réplique et ce geste pour le moins irrévérencieux : « le Destin te montre son derrière, Jardinier. Regarde s'il grossit ! » Effronterie, certes. Déplacée, imitée du théâtre de boulevard ? Pas plus que les paroles de notre Mendiant. Car, Euménides et Mendiant ont ce trait de caractère commun, tout au long de la pièce, voulu par l'auteur : le cynisme. C'est sous cet angle que Giraudoux les a vus et dessinés.

Il conviendrait enfin de marquer l'aisance, la légèreté du dialogue, la grâce, la fraîcheur des trop brèves descriptions. Il importerait de ne pas négliger non plus la belle facture de certaines maximes comme celle-ci : « On enterre toujours plus vite dans du terreau que dans du marbre » (acte I, scène III) ou cette autre, plus souriante : « La terre est ronde pour ceux qui s'aiment » (acte II, scène III).

Toutes qualités qui font de Giraudoux un styliste et un styliste original. Certes, rien dans son œuvre qui puisse évoquer ni le sublime cornélien, ni le naturalisme de Molière, ni le symbolisme de Claudel. Rien non plus qui puisse apparenter Electre aux « Mouches » de Jean-Paul Sartre. Et si les critiques, au cours de leurs commentaires, citent tantôt Racine et La Fontaine, tantôt les Grecs et Jules Renard, tantôt nos grands rhétoriciens du Moyen-Age, tantôt Marivaux, Musset et Gérard de Nerval, tantôt Gongora, la diversité même des autorités invoquées prouve amplement que le style de Giraudoux n'appartient qu'à Giraudoux, comme celui de Debussy n'appartient qu'à Debussy.

Libre à ses détracteurs de 1937 de le taxer de précieux et à ceux de 1960 de sorbonnard, de vieillot et de démodé. Ces détracteurs feraient bien mieux de proclamer hautement que Giraudoux, comme Valéry, comme Claudel, comme André Gide, a, pendant toute l'entre-deux-guerres, contribué par ses conseils et par son exemple à maintenir la pureté de la langue française.

Et ils feraient bien, au lieu de louer avec plus ou moins de conviction et de probité tout le fatras actuel de romans, d'œuvres dramatiques et de prix littéraires, qui ne méritent de prix que celui de la nullité, de l'informe, de la vulgarité ou de la grossièreté, de réclamer de nos jours un autre Valéry, un autre Claudel, un autre André Gide, un autre Giraudoux. Ils assureraient ainsi, tout en sauvegardant devant l'histoire, leur propre responsabilité qui est lourde, la pérennité d'une langue française menacée parce qu'elle « s'avachit ». A ces soi-disants romanciers, à ces soi-disants auteurs dramatiques, à ces soi-disants grands éditeurs, à ces soi-disants grands critiques, à tout ce Marais de 1960, je retourne volontiers la balle, la balle de Zazie, d'une Zazie horrifiée et indignée : « Mais d'où qu'ient donctant ! »

*

* *

Avant de commenter le sujet d'Electre, sa signification et sa portée, je voudrais rappeler, oh ! très rapidement, pour éviter tout malentendu, quelle a été la conception de Giraudoux en matière d'esthétique dramatique.

Renonçant aux vocables usuels de « tragédie », « comédie », « drame », Giraudoux qualifie lui-même ses œuvres de « pièces », c'est-à-dire du terme le plus général et le plus vague qui soit. Pourquoi ? Parce qu'il entend abandonner les formules traditionnelles. Et en fait, ces pièces ne s'apparentent ni aux tragédies, ni aux comédies classiques. Elles ne comportent pas d'intrigues, la représentation des conflits psychologiques y est à peine esquissée ; l'évolution de tel ou tel personnage, son brusque changement d'être sous l'effet de l'inclination et de la passion, ou bien son passage plus ou moins lent, à la suite de telle ou telle circonstance, de l'irrésolution à la décision, de la décision à l'acte, y est rarement marqué. Bref, Giraudoux ne se propose nullement d'étudier des caractères.

Il ne se propose pas non plus d'exposer, comme l'exige le drame, une série d'événements, de gestes, de mouvements, d'actions, ni, si l'on préfère, de présenter la matérialité concrète de l'existence, des « situations », auxquelles Sartre donnera la primauté.

Le théâtre de Giraudoux est uniquement un « théâtre d'idées » où les personnages, intermédiaires entre l'auteur et le spectateur, ont pour mission d'exprimer des pensées abstraites chères au premier et d'amener ce dernier à méditer. Le théâtre de Giraudoux a pour but d'éveiller le goût des graves problèmes et des vérités éternelles. « Le spectacle, déclare-t-il, est la seule forme d'éducation morale ou artistique d'une nation. Il est le

seul cours du soir valable pour adultes et vieillards, le seul moyen par lequel le public le plus humble et le plus lettré peut être mis en contact avec les plus hauts conflits ».

Aucune parenté toutefois avec ce qu'on a nommé « les pièces à thèses » : drames larmoyants de Diderot, pièces sociales de Dumas fils, Paul Hervieu, Eugène Brieux, pièces philosophiques de François de Curel : nulle emphase moralisatrice, nulle sentimentalité, nul catéchisme à priori. La scène n'est pas une tribune. Il s'agit en réalité de choisir quelques grands thèmes : la fidélité, la vie, la mort, le rêve, la pureté, la guerre, etc ; de confronter sur un même thème diverses opinions, d'inviter le spectateur à réfléchir et à prendre parti. Le théâtre de Giraudoux repose sur un critère unique : l'intelligence ; il embrasse un domaine unique : le monde des Idées. Mais il doit être bien entendu que si tout est idée, tout « signifie » c'est-à-dire que du choc des idées doit naître en nous l'émoi le plus profond, le plus tragique, le plus humain qui soit. Certains critiques ont cru qu'il ne s'agissait que d'un divertissement ou d'un bavardage gratuit et par conséquent stérile. Rien n'est plus faux. L'attitude spéculative, telle que Giraudoux l'a comprise, n'est pas un simple jeu de l'esprit ou d'esprit ; elle n'est pas une attitude négative ni purement critique ni pessimiste : elle doit engager notre personnalité entière et notre destinée ; loin de conduire à une impasse, au scepticisme, au renoncement, à l'inertie ou à l'indifférence, elle doit inciter à agir. En somme pour Giraudoux, intelligence est synonyme de sensibilité et de tempérament : Apollon peut ainsi se passer aisément de Dionysos, les extraits qui vont suivre vous le prouveront amplement, je pense.

*

* *

Un seul thème dans *Electre* : d'où l'unité et la puissance de la pièce ; un thème envisagé sous tous ses aspects, avec toutes ses contradictions, d'où l'intérêt de la pièce ; un beau thème, d'où la pureté de la pièce mais qui reçoit une terrible solution, d'où la dureté de la pièce. Ce thème c'est celui de la justice.

Il y avait de cela bientôt sept ans : une femme, une mère, une reine avait tué son époux, le père de ses enfants, le roi des rois. Mais elle avait eu ses raisons : elle ne l'aimait pas ; elle n'était pas heureuse. A quoi bon vivre aux côtés d'un homme qui vous indiffère et lui sacrifier son bonheur ? et encore, s'il lui avait été seulement indifférent : mais il était haïssable et elle le haïssait : « Oui, je le haïssais. Oui, tu vas savoir enfin ce qu'il était, ce père admirable !... Une femme est à tout le

monde. Il y a tout juste au monde un homme auquel elle ne soit pas. Le seul homme auquel je n'étais pas, c'était le roi des rois, le père des pères, c'était lui ! Du jour où il est venu m'arracher à ma maison, avec sa barbe bouclée, de cette main dont il relevait toujours le petit doigt, je l'ai haï. Il le relevait pour boire, il le relevait pour conduire, le cheval s'emballât-il, et quand il tenait son sceptre, ... et quand il me tenait moi-même, je ne sentais sur mon dos que la pression de quatre doigts : j'en étais folle. Et quand dans l'aube il livra à la mort sa fille Iphigénie, horreur, je voyais, aux deux mains le petit doigt se détacher sur le soleil ! le roi des rois, quelle dérision ! il était pompeux, indécis, niais. C'était le fat des fats, le crédule des crédules. Le roi des rois n'a jamais été que ce petit doigt et cette barbe que rien ne rendait lisse. Inutile l'eau du bain, sous laquelle je plongeais sa tête, inutile la nuit de faux amour, où je la tirais ou l'emmêlais ; inutile cet orage de Delphes sous lequel les cheveux des danseuses n'étaient plus que des crins : de l'eau, du lit, de l'averse, du temps, elle ressortait en or, avec ses anneaux. Et il me faisait signe d'approcher, de cette main à petit doigt, et je venais en souriant. Pourquoi ? ... Et il me disait de baiser cette bouche au milieu de cette toison, et j'accourais pour la baiser. Et je la baisais. Pourquoi ? ... Et quand au réveil, je le trompais, comme Agathe, avec le bois de mon lit, et qu'il me disait de lui parler, et que je le savais vaniteux, vide aussi, banal, je lui disais qu'il était la modestie, l'étrangeté, aussi, la splendeur. Pourquoi ? ... Et s'il insistait tant soi peu, bégayant, lamentable, je lui jurais qu'il était un dieu. Roi des rois, la seule excuse de ce surnom, est qu'il justifie la haine de la haine. Sais-tu ce que j'ai fait, le jour de son départ, son navire encore en vue ? j'ai fait immoler le bélier le plus bouclé, le plus indéfrisable, et je me suis glissée, vers minuit, dans la salle du trône, toute seule, pour prendre le sceptre à pleines mains ! »

Si le crime de cette femme avait été connu, un jury lui aurait peut-être accordé les « circonstances atténuantes ». Or elle avait su le bien dissimuler. Elle avait su faire disparaître tous les témoins de cet assassinat. Et depuis sept ans, cette femme vivait, sinon heureuse, du moins elle vivait. Elle éprouvait bien parfois de la peur, elle avait bien parfois mauvais teint : mais elle se mettait du rouge. Et puis elle avait à ses côtés un protecteur, son complice, son amant. Elle gouvernait avec lui : elle l'avait nommé régent.

Et ma foi, cet amant n'était pas si mal : c'était un homme, tout comme un autre. Il était bien un peu fourbe ; il avait bien un peu le type du jouisseur : ne trompait-il pas sa propre maî-

tresse avec Agathe ? Il avait bien un peu aussi le type du parasite, de l'arriviste : n'avait-il pas usurpé un trône et n'en avait-il pas écarté l'héritier légitime, le fils de sa maîtresse ? Mais il était parvenu, et n'était-ce pas là l'essentiel, à éviter jusqu'alors, au sein de cette famille royale, tout dissentiment, toute « histoire ». Et puis c'était un homme d'Etat, tout comme un autre : il était opportuniste. Et il fallait en convenir : sous ses lois, ses administrés coulaient eux aussi une vie sans « histoire », alors que les autres villes se consumaient dans les dissensions, et les autres citoyens dans les crises morales. Il avait été jusqu'à éviter à son peuple toutes les difficultés économiques, sources du malheur, de la faim, de la haine et des révolutions. C'est qu'il s'y connaissait en politique. Il avait même des idées générales, des principes bien arrêtés, en particulier sur les dieux, sur la fatalité, sur la justice, sur la morale pratique. Il aimait les exposer : « Je crois aux dieux. Ou plutôt je crois que je crois aux dieux. Mais je crois en eux non pas comme en de grandes attentions et de grandes surveillances, mais comme en de grandes distractions. Entre les espaces et les durées, toujours en flirt, entre les gravitations et les vides, toujours en lutte, il est de grandes indifférences, qui sont les dieux. Je les imagine, non point occupés sans relâche de cette moisissure suprême et mobile de la terre qu'est l'humanité, mais parvenus à un tel grade de sérénité et d'ubiquité qu'il ne peut plus être que la béatitude, c'est-à-dire l'inconscience... d'autre part, il est incontestable qu'éclatent parfois dans la vie des humains des interventions dont l'opportunité ou l'amplitude peut laisser croire à un intérêt ou à une justice extrahumaine. Elles ont ceci d'extrahumain, de divin, qu'elles font un travail en gros, nullement ajusté. La peste éclate bien lorsqu'une ville a péché par impiété ou par folie, mais elle ravage la ville voisine, particulièrement sainte. La guerre se déchaîne quand un peuple dégénère et s'avilit, mais elle dévore les derniers justes, les derniers courageux et sauve les plus lâches. Ou bien, quelle que soit la faute, où qu'elle soit commise, c'est le même pays ou la même famille qui paye, innocente ou coupable. Quoi qu'il en soit, il est hors de doute que la règle première de tout chef d'un Etat est de veiller férocement à ce que les dieux ne soient point secoués de leur léthargie et de limiter leurs dégâts à leurs réactions de dormeurs, ronflement ou tonnerre. »

Et notre politicien trouvait même des gens, des mendiants par exemple pour concrétiser, je ne dis pas justifier ses théories.

« *Le Mendiant.* — C'est la vérité même. Un exemple. Voyez pour ceux qui marchent sur les routes. Il y a des époques où

tous les cents pas vous trouvez un hérisson mort. Ils traversent les routes, la nuit, par dizaines, hérissons et hérissonnes qu'ils sont, et ils se font écraser... Vous pensez les veilles de foire ! Vous me direz qu'ils sont idiots, qu'ils pouvaient trouver leur mâle ou leur femelle de ce côté-ci de l'accotement. Je n'y peux rien : l'amour pour les hérissons consiste d'abord à franchir une route... De ces hérissons écrasés, vous en voyez des dizaines qui ont bien l'air d'avoir eu une mort de hérissons. Leur museau aplati par le pied du cheval, leurs piquants éclatés sous la roue, ce sont des hérissons crevés, et c'est tout. Ils sont crevés en raison de la faute originelle des hérissons, qui est de traverser les chemins départementaux ou vicinaux sous prétexte que la limace ou l'œuf de perdrix a plus de goût de l'autre côté, en réalité pour y faire l'amour des hérissons. Cela les regarde. On ne s'en mêle pas. Et soudain vous en trouvez un, un petit jeune, qui n'est pas étendu tout à fait comme les autres, bien moins salement, la petite patte tendue, les babines bien fermées, bien plus digne, et celui-là on a l'impression qu'il n'est pas mort en tant que hérisson, mais qu'on l'a frappé à la place d'un autre, à votre place. Son petit œil froid, c'est votre œil. Ses piquants, c'est votre barbe. Son sang, c'est votre sang. Je les ramasse toujours ceux-là d'autant plus que ce sont les plus jeunes, les plus tendres à manger. Passé un an, le hérisson ne se sacrifie plus pour l'homme... Vous voyez que j'ai bien compris. Les dieux se sont trompés, ils voulaient frapper un parjure, un voleur, et ils vous tuent un hérisson... Un jeune... »

En somme si tout paraissait au mieux en Argos, c'est que le régent avait prévenu toute intromission de la fatalité dans la vie de la cité et qu'il avait mené une guerre sans merci à quiconque « faisait signe aux dieux ».

Or cette vie familiale et citadine, toute de béatitude hypocrite, allait être ravagée par une jeune fille, la plus belle d'Argos, la plus droite, la plus chaste, la plus innocente, la plus intelligente. Elle avait, elle aussi, comme Egisthe, des idées générales, des principes bien arrêtés, mais exactement contraires aux siens. Elle n'avait qu'un amour : la vérité ; qu'une haine : le mensonge ; qu'un désir : restaurer la justice dans le monde. Et comme elle était libre de tout bien, comme elle alliait à une volonté implacable une mémoire inquiétante, elle allait « faire signe ». Mais elle ne fit pas signe, comme le redoutait Egisthe, aux dieux : elle fit signe à elle-même.

Et personne en Argos, hormis le Mendiant et les Euménides, n'avait cru possible qu'une fille s'arrogeât le droit d'aller déterrer un crime vieux de sept années, de tourmenter sa mère jusqu'à lui

faire avouer son meurtre ; l'aveu consommé, de le mettre en plein soleil, et finalement de la faire à son tour assassiner.

Et personne n'avait cru possible qu'une sœur s'arrogeât le droit d'armer le bras d'un frère pour tuer sa propre mère, livrant ainsi un innocent à l'éternel remords, aux Euménides qui allaient le poursuivre jusqu'à ce qu'il délire et se tue, maudissant sa sœur

Et personne n'avait cru possible qu'une nièce s'arrogeât le droit de susciter contre son oncle, devenu régent, une émeute au moment où sa patrie se trouvait envahie par les armées d'un pays ennemi. Et alors même que, transformé soudain par le sentiment patriotique, stimulé par la grandeur désintéressée de l'intransigeante jeune fille, Egisthe s'engageait à épouser publiquement Clytemnestre, à rétablir Oreste dans ses droits, à avouer son crime et à s'offrir au châtement pour que la ville se tût, pour que sa ville, que lui seul pouvait sauver de l'envahisseur, fût sauvée, alors même que le parasite « se changeait en juste, l'adultère en mari, l'usurpateur en roi » et la bassesse en bloc d'honneur, personne n'avait cru possible qu'une jeune fille, sa propre nièce, non seulement lui refusât le pardon, mais lui infligeât la mort.

Ainsi, pour venger un père assassiné, Electre détruisait autour d'elle toute paix et tout bonheur, au sein de sa propre famille comme au sein de sa patrie. Pour venger un crime elle remettait « à la vie pour le monde et pour les âges un crime déjà périmé et dont le châtement était un pire crime » puisque à un assassinat elle en ajoutait deux autres, puisqu'elle faisait d'un frère innocent un criminel, puisqu'elle livrait sa patrie à l'émeute et à l'incendie, au pillage et au meurtre, attirant sur les innocents comme sur les coupables malheurs et haines. Pourquoi ? Pourquoi était-elle même décidée à ce que « le monde craque dans les fondements des fondements et les générations des générations, fussent mille innocents mourir la mort des innocents ? C'est qu'elle voulait que le coupable arrive à sa vie de coupable ; c'est qu'elle voulait rétablir dans son intégrité la justice ; c'est qu'elle voulait amener le monde à la pureté. Et Electre s'achève sur la même image lumineusement optimiste qui clôt la Phèdre de Racine : comme une femme du peuple expliquait confusément ce qu'elle ressentait devant l'acte d'Electre et cherchait à en entrevoir les conséquences : « Je sens évidemment qu'il se passe quelque chose, mais je me rends mal compte. Comment cela s'appelle-t-il, quand le jour se lève, comme aujourd'hui, et que tout est gâché, que tout est saccagé,

et que l'air pourtant se respire, et qu'on a tout perdu, que la ville brûle, que les innocents s'entretuent, mais que les coupables agonisent, dans un coin du jour qui se lève », le Mendiant lui souffla le mot : « Cela a un très beau nom : cela s'appelle l'aurore. »

*
* *

Ainsi se termine le drame. Il repose tout entier sur l'antagonisme de deux conceptions morales : une morale de la facilité, du conformisme social, à base d'égoïsme, de lâcheté, de pardon, c'est-à-dire de mensonges ; cette morale, c'est celle de Clytemnestre, d'Egisthe et de ses présidents de tribunaux. La voici exposé par l'un d'eux : « Tout a plutôt tendance à s'arranger dans la vie. La peine morale s'y cicatrise autrement vite que l'ulcère et le deuil que l'orgelet. Mais prends au hasard deux groupes d'humains : chacun contient le même dosage de crime, de mensonge, de vice ou d'adultère. D'où vient que dans l'un l'existence s'écoule douce, correcte, les morts s'oublient, les vivants s'accommodent d'eux-mêmes, et que dans l'autre c'est l'enfer ? c'est simplement que dans le second il y a une femme à histoire... Je la connais Electre ! Admettons qu'elle soit ce que tu dis : la justice, la générosité, le devoir. Mais c'est avec la justice, la générosité, le devoir, et non avec l'égoïsme et la facilité, qu'on ruine l'Etat, l'individu et les meilleures familles, parce que ces trois vertus comportent le seul élément fatal à l'homme : l'acharnement. Le bonheur n'a jamais été le lot de ceux qui s'acharnent. Une famille heureuse, c'est une reddition locale. Une époque heureuse, c'est l'unanime capitulation. Sur nos fautes, nos manques, nos crimes, sur la vérité s'amasse une triple couche de terre qui étouffe leur pire virulence : l'oubli, la mort et la justice des hommes. C'est horrible un pays où, par la faute du redresseur de torts solitaire, on sent les fantômes, les tués en demi-sommeil, où il n'y a jamais remise pour les défaillances et les parjures, où imminent toujours le revenant et le vengeur. Quand le sommeil des coupables continue, après la prescription légale, à être plus agité que le sommeil des innocents, une société est bien compromise ».

Mais il est une autre morale qui refuse « d'aller au hasard », de rechercher un bonheur fondé sur l'injustice et le forfait, sur l'indifférence et la veulerie, sur l'hypocrisie et la corruption : c'est celle d'Electre. Elle l'expose en ces termes à Egisthe : « Vous vous moquez de moi : vous me croyez de la race de ceux à qui l'on peut dire : si tu mens ou laisses mentir, tu auras une patrie

prospère... Argos n'est qu'un point de l'univers, ma patrie une bourgade dans cette patrie. Tous les rayons et tous les éclats dans les visages mélancoliques, toutes les rides et les ombres dans les visages joyeux ; tous les désirs et tous les désespoirs dans les visages indifférents, c'est cela mon pays. Dans ce pays qui est le mien, on ne s'en remet pas aux dieux du soin de la justice. Un splendide repentir sur un crime, voilà le verdict que les dieux avaient rendu dans votre cas : je ne l'accepte pas. Quand le crime porte atteinte à la dignité humaine, infeste un peuple, pourrit sa loyauté, il n'est pas de pardon. »

C'est cette morale qui triomphe dans *Electre* : il reste à nous demander pourquoi.

*
* *

Il est évident d'abord, du point de vue des règles traditionnelles du théâtre, qu'en condamnant la veulerie de Clytemnestre et d'Egiste et en montrant *Electre* affirmer constamment et chaque fois davantage sa volonté de restaurer la justice, devenir de plus en plus acharnée et finalement imposer victorieusement son acharnement, la pièce gagnait en intérêt et en tension dramatiques. Or, la démesure, l'exaltation a toujours été un des ressorts dramatiques par excellence. Quant à la conversion ultime encore que tardive d'Egiste, illuminé soudain par la grandeur d'*Electre*, elle est bien également dans la norme traditionnelle.

Il est évident aussi, depuis Aristote, que le théâtre dramatique doit reposer sur l'acte pur : le spectateur doit pouvoir et vouloir partager les sentiments du héros, reconnaître que ce qu'il ne saurait personnellement accomplir, le héros l'accomplit, et retirer l'impression que de sa propre insuffisance, de sa propre infériorité, il est libéré, « purgé » par la supériorité de ce héros. Ici encore *Electre* satisfait au désir secret du spectateur.

Enfin et surtout, il est évident que Giraudoux a voulu restituer au théâtre sa vraie fonction, sa fonction morale et sociale. S'il a armé *Electre* d'une espèce de « foi révolutionnaire », c'est qu'il avait l'intention de servir son pays en se faisant lui-même « le dénonciateur de ses fautes, de ses manques, de ses abandons, de son indifférence », en même temps que « l'excitateur de ses énergies ». Giraudoux nous le confirme dans un « A propos », composé pour le 11 novembre 1938 : « Quand la morale s'obscurcit, quand la politique s'embourbe, il n'est dans ce pays d'autre relève que celle de l'imagination. Réveillons-la en chacun de nous. Ce n'est pas dans le mutisme ou la récrimination que nous pourrons espérer entreprendre et réussir, mais à la faveur de

cette vie hautement parlée, de cette conscience sonore, de ce bavardage passionné et désintéressé avec les vérités constantes ou journalières, qui a toujours été le langage naturel de notre pays, dans sa santé et son travail ». En faisant triompher la vérité à Argos, de même qu'en donnant le pas, deux ans plus tôt, dans la Guerre de Troie, à la paix sur la guerre, Giraudoux souhaitait à la France et aussi à l'Europe de 1937 d'éviter par la proclamation de la vérité, l'émeute, le pillage et l'incendie.

Inconscient M. Lebesque, qui n'a même pas entrevu que dans cet avertissement solennel, dans ce pressentiment tragique, Giraudoux mettait en jeu, non seulement toute son intelligence mais tout son cœur ! Le destin, lui, s'est montré plus clairvoyant, plus malfaisant aussi, il est vrai, de son adversaire trop résolument hostile, il se vengea, en l'abattant, comme Hector, en pleine tuerie.

Mais Electre, drame de la vie conjugale, de la vie familiale, de la vie nationale, est davantage encore : c'est le drame de l'humanité tout entière. Elevons-nous donc et, de Dionysos, essayons d'atteindre Apollon. Quelle est la signification profonde d'Electre

Certes, la réponse à cette question n'est pas des plus simples : Giraudoux s'est donné volontairement une réputation d'ésotérisme et d'assez nombreux commentateurs se sont empressés d'abonder en ce sens. C'est ainsi qu'en 1936, Edmond See, dans « L'Oeuvre », avouait que « dans la richesse, dans la multiplicité, dans la diversité de sa pensée, dans cette débauche de prolongements idéologiques, on a peine à s'y retrouver ». Et il est possible qu'à une première lecture, on hésite entre « la fatalité, la course inévitable d'un être au bout de sa nature, la passion de la justice et son danger pour l'ordre des cités, la condamnation d'un criminel à ne jamais sortir de son crime et d'autres choses encore qui juxtaposent et brouillent leur symbole ».

Quelques-uns, égarés par cet apparent obscurantisme, renoncent à comprendre et concluent une fois pour toutes que « le texte de Giraudoux est indéchiffrable parce qu'il ne comporte rien à déchiffrer » : ils dissimulent par là, sous une ironie facile, leur manque de perspicacité ou leur paresse d'esprit.

D'autres moins superficiels dégagent d'Electre diverses interprétations mais qui me paraissent erronées, par exemple : Simone de Beauvoir, dans « Le Deuxième Sexe », voit dans Electre une illustration systématique de certains traits de l'éternel féminin, le besoin qu'éprouve la femme de se singulariser, son intransigeance, ses caprices, son impérialisme enfantin et

parfois dangereux. Elle écrit notamment : « La femme n'a pas les moyens de prendre sa mesure, elle s'en console par des comédies ; elle campe un personnage auquel elle cherche à donner de l'importance ; elle essaye de se singulariser par des extravagances parce qu'il ne lui est pas permis de s'individualiser dans des activités définies. Elle se sait sans responsabilité, insignifiante dans ce monde d'hommes : C'est parce qu'elle n'a rien d'autre de sérieux à faire qu'elle « fait des histoires ». L'Electre de Giraudoux est une femme à histoires, parce que c'est à Oreste seul qu'il appartient d'accomplir un vrai meurtre avec une vraie épée », il se peut que ce soit là une des raisons qui ait poussé Jean-Paul Sartre dans « Les Mouches » à donner au personnage d'Oreste un rôle beaucoup plus important que celui que Giraudoux lui a confié. Mais je ne pense pas que Giraudoux ait un rapport quelconque avec Freud et que le problème des sexes constitue le problème profond d'Electre.

Il est une autre interprétation, la plus fréquemment proposée et je le reconnais, plus pénétrante : elle consiste à avancer qu'en exposant avec à peu près la même puissance et un lyrisme égal deux conceptions morales antithétiques, Giraudoux cherche à mettre en relief, la « fondamentale duplicité de l'être humain, mélange d'innocence et de crime, d'amour et de haine, de franchise et de mensonge, de mal et de bien ». Mais cette interprétation méconnaît le dénouement de la pièce, le triomphe d'Electre et la conversion d'Egisthe, elle ne tient pas compte non plus des buts moraux, sociaux, nationaux, indiscutablement visés par Giraudoux. Enfin, c'est vouloir tirer Giraudoux vers le scepticisme, vers le pessimisme, alors que le drame d'Electre, nous l'avons souligné, s'achève sur une note optimiste : les lendemains de tragédie peuvent et doivent être « des lendemains qui chantent ».

Or, c'est là précisément que nous pouvons saisir la solution au problème posé. Pourquoi Electre déclare-t-elle la guerre à l'attentisme, au quiétisme ? Pourquoi se montre-t-elle si acharnée, si intransigeante, si dure ? Serait-ce en vertu d'un amour aveugle pour l'adage « Oeil pour œil, dent pour dent », pour la morale vindicative ? Mais, s'il en était ainsi, elle n'éprouverait pas si vive l'impression, si claire la conscience que ses actes engagent l'avenir. Pourquoi Electre, comme Judith, comme Lia, se montre-t-elle si implacable, si inflexible ? Et pourquoi après avoir déployé tant de volonté au risque de tout détruire, est-elle certaine que l'aurore se lèvera quand même ? Quel est donc l'enjeu si précieux d'une foi si lucide et si inébranlable ?

Le simple rapprochement des trois termes qui reviennent dans *Electre* comme un leitmotiv : Justice, Pardon, Faute Originelle, disons Péché Originel, me paraît éclairer toute la pièce comme toute l'œuvre de Giraudoux, car finalement de Siegfried à la Folle de Chaillot, Giraudoux est obsédé par un unique problème : celui de la nature humaine et de sa destinée.

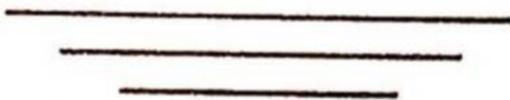
L'homme a subi une déchéance et porte en lui une « souillure ». Il doit en avoir une conscience claire, mais il ne doit pas admettre qu'il est de la part des dieux l'objet d'une malédiction fatale et irrémédiable ; il doit avoir foi en lui et se persuader que les Atrides ne seront pas éternellement maudits et damnés. Il doit lutter pour que son imperfection actuelle cesse. Et il y parviendra par sa seule confiance d'homme dans l'homme ; il y parviendra s'il est convaincu que Sisyphe est capable de rouler son rocher jusqu'au sommet et de l'y maintenir ; s'il déploie assez d'énergie, de courage, s'il est assez persévérant et désintéressé pour « se dépasser » constamment et aider les autres à se dépasser constamment ; s'il sait mettre l'accent, comme l'y invite le Mendiant, moins sur le mot mortel que sur le mot humain ; si contrairement à ce que croit Sartre, il croit que « le signe existe en ce monde, qu'il peut et qu'il doit faire signe, mais qu'il doit faire signe et s'en remettre d'abord à lui-même et non pas à autrui ni aux dieux. Les dieux ne sortiront de leur léthargie que lorsque l'homme sera sorti de sa propre apathie.

Sa déchéance et sa souillure, l'humanité ne les admettra pas passivement dans le « mutisme, dans l'indifférence, dans la veulerie, dans la résignation, dans le renoncement » ; inversement, elle s'abstiendra de récriminer ou, comme Camus l'y invite parfois, de se « révolter ». Elle gardera toujours le sourire et ses actes seront le plus souvent des élans d'amour et de tendresse ; mais parfois, elle saura faire preuve de dureté, d'une cruauté apparente et elle n'hésitera pas à se sacrifier. Elle doit vouloir recouvrer l'innocence et la pureté dont Dieu l'avait dotée avant la Chute, car avec l'innocence et la pureté recouvrées, mais avec elles seulement, elle pourra accéder au Paradis perdu et atteindre le bonheur. Ce bonheur ne lui sera donné que par le stoïcisme.

*
* *

Par le verbe et par la pensée Giraudoux a contribué à redonner à l'art dramatique français sa noblesse. En attendant que l'humanité, à force d'humanisme, lui donne elle-même raison, et qu'Apollon en récompense fasse poindre pour elle définitive-

ment « l'aurore, crépuscule des chouettes, de la Sagesse », le 28 octobre dernier, vers minuit, du côté de l'Olympe, Dionysos, faisant de loin la nique à M. Lebesque, avait pour la circonstance illuminé les deux faces de son masque d'un même sourire, car le dieu venait de voir se « réveiller au bruit de leurs noms », deux de ses grands serviteurs et il les entendait se murmurer : « L'Athénée a trouvé un Mendiant : le Théâtre Français ».



LA LITTÉRATURE FRANÇAISE ET LES SAINTS

par Gaétan BERNOVILLE

L'Eglise a célébré en Novembre la fête de tous les Saints. Un grand nombre d'écrivains français avaient les plus fortes raisons de s'associer à cette louange.

Les Vies de Saints abondent en effet. Et il faut souligner que leurs auteurs sont, en très forte majorité, des laïques et encore que plusieurs comptent parmi les meilleurs de nos lettres. Certains centenaires, particulièrement retentissants, en ont provoqué beaucoup. En première ligne, le centenaire des apparitions de Lourdes et le centenaire du Curé d'Ars.

Sainte Bernadette a eu les honneurs du premier. On ne peut dire que les ouvrages publiés sur elle à cette occasion aient apporté du nouveau. L'énorme bibliographie de Lourdes rassemblait déjà, sur la Bergère, ce qui pouvait être dit. Le livre de *Mgr Trochu*, notamment concentrait toute la documentation désirable. Ce qui est neuf, chez les derniers venus, et varie de l'un à l'autre, c'est l'éclairage du sujet, l'accent mis sur la perspective d'ensemble ou les traits de détail, enfin ce qui constitue l'apport propre de l'écrivain, son talent, quand il en a, qui fait que, si rien de ce qu'il écrit n'est nouveau, tout semble renouvelé et l'est en effet.

En ce qui concerne le curé d'Ars, le cas est analogue et, là aussi, on peut penser que sa vie par *Mgr Trochu* épuisait ce qui pouvait être exprimé dans l'ordre des faits. Mais il reste l'interprétation. La personne de Bernadette ne pose pas de problèmes. Celle du Curé d'Ars suscite bien des points d'interrogation, sur le fait par exemple des interventions diaboliques, sur celui de son ignorance et, particulièrement, de l'insuffisance de sa formation théologique. S'il n'est, s'il ne peut y avoir qu'un cri sur sa prodigieuse sainteté, les commentaires sont fort divers, voire contradictoires, sur ces faits et sur d'autres, d'un Henri Queffelec à un *La Varende* ou à un *Daniel Pezeril*.

Si les hagiographies jaillissent de la célébration d'un centenaire, à la façon d'un bouquet de feu d'artifice, elles nourrissent régulièrement d'un bout de l'année à l'autre, tout un courant de la production littéraire française. Plusieurs sont de

grande classe, telle la *Sainte Thérèse d'Avila* de Marcelle Auclair. Certaines sont le fruit d'un long travail d'érudition et de méditation à la fois. C'est ainsi que la série magistrale des ouvrages de M. l'Abbé *André Combes*, récemment nommé professeur de théologie mystique à l'université pontificale du Latran, a jeté une lumière neuve sur *Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus*. De plus en plus, on s'attache à la psychologie religieuse des Saints, d'une Anne de Xaintonge par exemple, ou d'une Emilie de Rodat.

Comme M. l'Abbé *Combes* a révélé, notamment par son dernier livre Thérésien : *Les deux flammes*, une Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus qu'on était loin de bien connaître encore en ses profondeurs mystiques, le groupe de Jésuites qui rédigent la *Revue Christus* a mis en lumière en ces dernières années, des aspects ignorés et capitaux de la physionomie spirituelle de St-Ignace de Loyola.

On peut dire, en définitive, sans exagération aucune, qu'une véritable révolution s'est faite dans le domaine de l'hagiographie, en France. Sauf exceptions, d'ailleurs notoires, les vies de saints, naguère, (j'entends celles destinées au grand public et non les collections savantes, telles celles des Bollandistes) se souciaient fort peu d'exactitude historique. Le merveilleux incontrôlé et incontrôlable se mêlait à l'histoire, inextricablement. Les anecdotes, propres à émouvoir une piété sentimentale, s'y succédaient à la queue leuleu sans que rien en pût prouver l'authenticité. La légende était accueillie d'emblée, au même titre que l'histoire. Les Saints étaient tout faits, angéliques, d'un bout à l'autre de leur vie, sans défauts, comme si la Sainteté était un fait de génération spontanée. Ils se ressemblaient tous comme des arbres sur la route. La lecture de ces ouvrages était accablante et bien propre à détourner des Saints. Oeuvre d'ecclésiastiques presque toujours, ils n'avaient cure de présentation littéraire ; c'étaient des compilations énormes et monotones, pour tout dire indigestes.

Ce sont des écrivains laïques qui ont pris l'initiative d'une régénération de l'hagiographie ; un Huysmans, avec sa *Sainte Lydvine de Schiedam*, un Louis Bertrand, avec son *Saint Augustin*. En gros, ce mouvement s'est fermement dessiné il y a une quarantaine d'années et a pris, entre les deux guerres mondiales, toute sa force.

Parmi les traits qui le caractérisent, il faut d'abord noter que les vies de Saints sont maintenant écrites par leurs auteurs avec le même soin de la forme, le même souci de perfection de

style qu'ils apporteraient à d'autres catégories d'ouvrages. Il en est résulté que l'hagiographie est devenue un genre littéraire bien défini, qui a ses chef-d'œuvres comme les autres. Les vies de Saints étant devenues de lecture agréable, parfois passionnante, au lieu de distiller un mortel ennui, le grand public, qui les fuyait, y a pris goût. Elles n'étaient naguère publiées que par les éditeurs spécifiquement religieux ; elles le sont aussi aujourd'hui par n'importe quelle grande maison d'édition où désormais cohabitent, à chances égales, le rayon profane et le rayon religieux.

Par ailleurs, *la Vie de Saint* moderne est respectueuse de la vérité historique. Elle rejette la fabulation, la légende et aussi les déformations dont est responsable un zèle apologétique mal entendu. Le Saint apparaît tel qu'il est, dans son humanité comme dans sa vie surnaturelle. On ne dissimule ni les défauts, ni les tendances qu'il a dû vaincre, ni les outrances ou, parfois, les bizarreries, de son caractère. On note chez lui l'influence du milieu, des circonstances historiques. Bref, les lois de toute biographie digne de ce nom sont appliquées aux Saints comme à toutes les grandes figures de l'Histoire.

Il s'agit donc bien, dans l'hagiographie, d'une révolution. Et l'Eglise y a grandement gagné, car tout ce qui sert la vérité, la sert. La Sainteté apparaît ce qu'elle est, c'est-à-dire une conquête. Le saint n'est plus un personnage préfabriqué. Il nous est présenté dans sa réalité historique, dans son authenticité. Enfin, la nouvelle formule hagiographique, par le succès qu'elle rencontre, fait connaître à un vaste public, qui en ignorait à peu près tout, ceux qui sont la plus haute expression de la vie religieuse : les Saints.

VILLES D'ART ET D'HISTOIRE RICHESSES DE REIMS

par Henry ASSELIN

Deux mille ans de civilisation se lisent au fronton et dans les armoiries de cette ville puissante, ordonnée, volontaire et tenace, éprise de grandeur et de beauté. Déjà, cinquante-sept ans avant Jésus-Christ, César ayant envahi les Gaules, trouva sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui Reims, une métropole vivante et prospère, future capitale d'une province, véritable proie sur laquelle les Barbares se jetteront avec avidité au Ve siècle. Quand la monarchie franque va entamer le lent travail de l'unité française, Clovis, en 496, reçoit à Reims le baptême des mains de l'archevêque Saint-Rémi ; c'est là que, pendant treize siècles, les rois de France viendront demander à l'Eglise la consécration. Vingt-quatre de ces sacres ont eu pour cadre la cathédrale Notre-Dame, dédiée à la Vierge. Le Ciel bénit d'autre façon encore cette terre champenoise imprégnée de la lumière dorée de la Douce France, en la dotant de ce raisin unique au monde d'où est tiré un nectar : le vin de Champagne. Au temps de Louis XIV, un Rémois, Colbert, fils d'un drapier et grand ministre, contribue au développement de l'économie locale en encourageant, par des subventions et des commandes, les fabriques où l'on travaille la laine et la soie. Active et riche, la ville, de siècle en siècle, se couvre de monuments. Cependant, aucune des vicissitudes de l'Histoire ne lui sera épargnée : elle traversera les guerres, les révolutions, les invasions, souffrira des pires blessures, mais ce Phénix renaîtra toujours de ses cendres. Les plaies les plus cruelles qu'elle porte à ses flancs ne datent que d'hier : située sur la ligne de feu, elle sera, de 1914 à 1918, de la part d'un adversaire qui ne respecte rien, l'objet d'un bombardement systématique, et pour commencer à coups de bombes incendiaires. Elle sortira de là presque complètement anéantie, et c'est miracle que ses plus beaux monuments, tous atteints, soient encore debout : il y a fallu la résistance des vieilles pierres et un merveilleux travail de restauration qui se poursuit encore à l'heure actuelle.

Le visiteur d'aujourd'hui découvre une ville entièrement reconstruite, de plus de cent mille habitants, située sur un affluent de l'Aisne, la Vesle, semée de verdoyantes promenades avec parterres fleuris et paisibles ombrages, théâtre d'une industrie et d'un commerce en plein essor, dont les rues, les boulevards, les avenues, conçus avec mesure, avec goût, c'est-à-dire loin de tout excès, de toute outrance, de tout modernisme déplacé, rappellent, avec celui de Colbert, les noms des teinturiers Gobelin, de Robert Nanteuil, l'un des plus illustres graveurs français du XVII^{ème} siècle ; de Drouet d'Arlon, maréchal de France, héros de Waterloo, qui fut gouverneur général de l'Algérie en 1834, tous fils de cette terre généreuse. Et, de monument en monument, il retrouve les chefs-d'œuvre légués par les siècles : la Porte Mars, ancien Arc de Triomphe qui date de l'époque romaine, la Cathédrale, la Basilique Saint-Rémi, l'Eglise Saint-Jacques, la Maison Natale de Saint Jean-Baptiste de la Salle, bijou de la Renaissance, l'Hôtel de Ville, chef-d'œuvre du XVII^{ème} siècle, de pur style Louis XIII, le Musée des Beaux-Arts, installé dans une magnifique abbaye du XVIII^{ème} siècle, l'Hôtel Ponsardin (Siège de la Chambre de Commerce), qui est de la même époque, l'Hôtel Le Vergeur (Musée du Vieux Reims), qui remonte au XIII^{ème} siècle, l'ancien Palais Archiépiscopal, le Musée Historique et Lapidaire, installé, lui aussi, dans une ancienne abbaye bénédictine, reconstruite au XVIII^{ème} siècle, enfin ce bel ensemble du XVIII^{ème} siècle qu'est la Place Royale.

C'est, naturellement, devant la Cathédrale et devant Saint-Rémi qu'il s'attardera le plus volontiers : ces deux chefs-d'œuvre atteignent au sublime.

Notre-Dame de Reims est une des plus splendides réalisations de l'art ogival en France. Sa construction a occupé tout le XIII^{ème} siècle. Elle est du gothique le plus pur et le meilleur ; seules, les tours, à leur sommet, en raison d'un incendie qui retarda les travaux, relèvent du flamboyant. Des fouilles opérées sous le monument ont permis de dégager les fondations et vestiges de trois sanctuaires antérieurs qui auraient été construits aux V^{ème}, IX^{ème} et XII^{ème} siècles. Il est vraisemblable que le premier de ces sanctuaires ait servi de cadre au baptême de Clovis. C'est, en tout cas, dans la Cathédrale actuelle qu'eut lieu, en 1429, le sacre de Charles VII, amené à Reims par la divine intuition de Jeanne d'Arc. Façade, tours, porches, transept, abside et contreforts constituent un ensemble des plus imposants, où la grâce le dispute à la majesté. L'unité de style détermine l'harmonie. La majesté est dans les lignes, la grâce dans la surabondance de la statuaire qui évoque la Vierge, les

Saints, les Rois, le Ciel et l'Enfer, et au milieu de laquelle rayonne le fameux « Ange au Sourire ». Les vitraux, non moins célèbres, étaient, eux aussi, du XIII^{ème} siècle : ils ont été en grande partie détruits au cours des bombardements de 1914-18. C'est à un atelier rémois, celui du maître-verrier Jacques Simon, qu'a été confié le soin de les restaurer et parfois de les remplacer. Cet atelier, soucieux de ne pas s'écarter de la tradition, à la fois quant à l'esprit des compositions et dans la technique, a fait merveille. Actuellement, les grandes et petites rosaces de la façade et du transept, les vitraux de l'abside, d'autres encore, ont restitué à la nef et au chœur les jeux de la lumière et de la couleur auxquels se sont, au cours des siècles, associées les patines de la pierre.

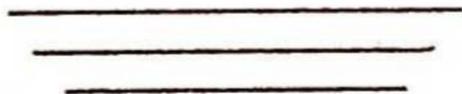
Derrière la Cathédrale, un jardin à la française, entouré de pilastres, laisse le champ libre au feu d'artifice de l'abside et offre au visiteur le recul nécessaire. Là, en bordure de la Cathédrale, se trouve l'ancien Palais Archiépiscopal, avec la Salle des Rois, dans laquelle avait lieu le banquet qui faisait suite, traditionnellement, aux sacres.

Rares sont les villes de province qui peuvent s'enorgueillir de la présence de deux églises d'égale grandeur et d'égale beauté : deux cathédrales, en somme. Tel est le cas de Reims. Tandis que la Cathédrale Notre-Dame s'érige en plein centre, les tours fines et pointues de la Basilique Saint-Rémi se dressent dans un faubourg de la ville. Ancienne église abbatiale, Saint-Rémi a une longueur égale à celle de Notre-Dame de Paris. Sa construction remonte au début du XI^{ème} siècle. La nef, qui date de cette époque, et qui comporte seize travées, et le chœur qui a été construit au XII^{ème} siècle, offrent aux regards enchantés et à l'esprit subjugué un complexe architectural extraordinairement riche en perspectives, grâce à deux étages de galeries circulaires et de tribunes, le premier étage ayant exactement la même hauteur que le déambulatoire. Dans les arcades romanes et dans les ogives gothiques s'insèrent, en triforiums, de fines colonnes d'une sveltesse pleine d'élégance ; le passage d'un style à l'autre s'opère ici avec une délicatesse remarquable.

Le chœur abrite le tombeau de Saint-Rémi. Ici aussi, les vitraux, qui étaient des XII^{ème} et XIII^{ème} siècles, ont terriblement souffert. Comme à la Cathédrale Notre-Dame, les Services des Monuments Historiques de Paris, les Beaux-Arts de la Ville et l'atelier Jacques Simon, unissant leurs efforts, sont parvenus à rétablir dans toute sa noblesse, dans tout son charme, dans

toute son authenticité, et à rendre au culte, un des sanctuaires les plus édifiants de la chrétienté.

Contigue à l'Eglise Saint-Rémi, se trouve l'ancienne Abbaye, avec sa cour de cloître plantée de marronniers séculaires, sa belle façade et son grand escalier Louis XVI, ses collections historiques et lapidaires, une magnifique salle capitulaire gothique et de curieux chapiteaux romans, d'un réalisme impressionnant.



UNE LITTÉRATURE INTEMPORELLE

par Jean-Claude IBERT

Dans l'abondante production romanesque de ces derniers mois, trois livres se détachent avec éclat du lot habituel des ouvrages bien composés qui témoignent d'une application littéraire suffisamment méritoire pour justifier leur participation à la course aux grands prix de fin d'année. Trois livres qui, par l'universalité du message qu'ils contiennent, se situent hors du temps et marquent une réaction fort intéressante contre cette forme de littérature engagée qui est directement liée aux événements et aux préoccupations dominantes d'une époque. Bien que répondant à des impératifs différents, *Dans le labyrinthe*⁽¹⁾ d'Alain Robbe-Grillet, *Le Centenaire*⁽²⁾ de René de Obaldia, et *Trois pierres chaudes en Espagne*⁽³⁾ de Jacques Bureau, présentent des qualités communes : la mise en valeur d'un univers observé par le détail et la recherche d'une unité capable de nouer les uns aux autres les éléments d'observation sans qu'elle s'impose au détriment des parties qui la constituent. Les auteurs de ces romans semblent avoir médité avec fruit la célèbre formule de Pirandello : « l'art venge la vie », car, bien qu'inscrivant leur vision des choses dans une perspective réaliste, ils parviennent à instaurer un ordre poétique dans le déroulement même de ce que l'on pourrait appeler le mouvement intérieur de la vie quotidienne. La réalité qu'ils appréhendent n'est pas celle de l'homme de la rue ; elle n'a rien d'insolite non plus ; elle recouvre une zone intermédiaire où l'œil et la conscience du narrateur-observateur semblent constamment se relayer pour parcourir les dimensions d'un monde dépaycé, à la fois clos sur lui-même et ouvert sur une infinité de mondes possibles, un monde vu dans une multiplicité de miroirs teintés de couleurs différentes et plus vraisemblables que la vérité qu'ils réfléchissent.

(1) Editions de Minuit, Paris 1959..

(2) Editions Plon, Paris 1959.

(3) Editions Robert Laffond, Paris 1959.

Avec Alain Robbe-Grillet, le jeu de l'écriture et de la pensée revêt l'aspect d'une éblouissante démonstration du pouvoir d'évocation du langage conçu comme un moyen de percevoir au plus près chacun des signes qui règlent notre existence à notre insu ; et l'aventure du héros de *Dans le labyrinthe* est celle de tout homme qui, cherchant son chemin, essaie de se retrouver lui-même. René de Obaldia, dont la technique romanesque est aussi nouvelle que celle de Robbe-Grillet, a le don rare du lyrisme dans l'ironie cinglante ; on sait l'image peu indulgente dont sont souvent affublés les vieillards : cette fois les « centenaires » prennent leur revanche ; le personnage mis en scène par Obaldia a « tout son temps » : ni pressé de vivre, ni pressé de mourir, il nous prouve d'une façon étourdissante que l'on commence à prendre la vie du bon côté à l'âge de la retraite. Les notations de Obaldia sont extraordinaires de vérité, de cocasserie, de cruauté, et de sagesse impertinente aussi. Chez Jacques Bureau, c'est l'humour tempéré d'un sentiment de tendre fraternité qui l'emporte sur sa volonté de se révolter contre le conformisme de ceux qui croient mener le monde ; se méfiant avec raison des systèmes qui servent à fabriquer des certitudes, Jacques Bureau aborde les problèmes qui mettent en jeu le sens d'une existence et d'une époque en exaltant le fonds d'innocence et d'adolescence qui demeure présent en chaque homme. Avec *Trois Pierres chaudes en Espagne* — qui est une parfaite réussite — Bureau a peut-être écrit le livre le plus désespéré et le plus consolateur que l'on ait lu depuis longtemps.

COURRIER DE FRANCE

LES QUATRE VINGT DIX ANS D'HENRI BORDEAUX

par DANIEL-ROPS
de l'Académie Française

Lorsqu'un écrivain atteint un âge fort avancé, le public est accoutumé à lui depuis si longtemps qu'il lui advient d'éprouver quelque lassitude de voir sans cesse un nom sur la couverture de maints livres et que, n'attendant plus de lui aucune nouveauté, il se détache de son œuvre et cesse de la lire. Un des faits les plus singuliers de l'année littéraire 1959 aura été qu'un des ouvrages les « mieux vendus » comme on dit en Amérique, aura été celui d'un maître chevronné, auteur de plus de cent romans, et qui prenait soin, au même moment, d'informer tout un chacun qu'il avait déjà passé *Quarante ans chez les Quarante* : Henry Bordeaux.

Ce livre était encore un roman, *les Mémoires inédits du Chevalier de Rosaz*, mémoires apocryphes, il va de soi, où, brodant énormément sur le très peu qu'on sait du personnage, (car il a existé réellement, en Savoie, un Chevalier de Rosaz) l'auteur évoquait, à travers la destinée assez agitée d'un homme, toute la période, non moins troublée, de la première partie du siècle dix neuvième. Le récit était alerte, entraînant. Les scènes historiques, — on se souvient encore de la réception du Père Lacordaire sous la Coupole, — étaient menées avec une vigueur pleine de jeunesse, en même temps qu'appuyées sur une documentation très solide. Combien de romanciers de la « nouvelle vague » seraient-ils capables de bâtir une œuvre avec cette force, de la mener avec cette fraîcheur d'imagination ? Or, l'auteur des *Mémoires du Chevalier de Rosaz* avait quatre vingt huit ans quand il écrivit la première ligne de ce gros livre. On pense à Goethe, à Victor Hugo, à ces vieilles plus fécondes que bien de jeunes ans.

Le vingt cinq janvier donc, Henry Bordeaux a eu quatre vingt dix ans. Il y aura un siècle moins dix ans que Thonon l'aura vu naître, soixante ans que *Le pays natal* lui assura l'audience d'un vaste public et quarante ans, le 20 mai, que Jules Lemaître, l'aura accueilli quai

Conti. Ce que ses grands romans, *La peur de vivre*, *Les Roquevillard*, *La neige sur les pas*, ont apporté aux lettres françaises n'a pas besoin d'être dit : cela se lit dans tous les traités de littérature. Mais on n'a pas tout dit, quand on a répété qu'il a été, qu'il demeure le défenseur des valeurs traditionnelles, le meilleur témoin que possède aujourd'hui ce terroir de Savoie auquel il est attaché, un champion de la famille et de la religion.

C'est toujours fausser les perspectives et schématiser un homme, une œuvre, que de les réduire aux définitions où les manuels se cantonnent. Qu'Henry Bordeaux ait été tout ce qu'on vient de dire, qu'il ait voulu l'être, dans une sorte de défi à ceux qui s'en vont répétant la « famille, je vous hais ! » de Gide, et autres formules où la patrie et la religion ne sont pas mieux traitées, il est vrai. Mais, littérairement, Henry Bordeaux est autre chose, d'une certaine façon davantage, et c'est précisément par ce qui le fait autre que le héraut des valeurs traditionnelles, qu'il est demeuré jeune jusque dans cette noble vieillesse et qu'il est encore capable de renouvellement, d'authentique création.

Une puissance d'imagination étonnante, qui lui a fait, au cours de sa longue carrière, trouver en quantité presque incroyable des sujets de romans, de nouvelles, de contes, ces derniers et dernières étant bien souvent des canevas pour des romans qui auraient pu naître. Un sens du vrai, de l'humain qui procède d'une curiosité inlassable, que les ans n'ont pas épuisée, et de ce ferme réalisme qui est de la race savoyarde. Une sorte d'humour paysan, d'ironie vigilante envers les truquages et les faux semblants du monde, qui se manifeste, dans les livres comme dans la vie, par des pointes qui dégonflent bien des vessies aux prétentions de lanternes. Car, tout cela est sensible, évident dans l'œuvre, mais au moins autant dans le contact direct et la conversation.

C'est au Maupas, en Savoie, qu'il faut avoir vu Henry Bordeaux pour bien le connaître, dans ce chalet qu'il habite depuis un demi-siècle, au flanc d'un petit vallon recueilli. La vaste baie donne sur une prairie que borde une ligne d'arbres ; à l'horizon, dans le soir qui tombe, les premiers monts de la Chartreuse bleuissent doucement. Assis près de la cheminée où les bûches flambent, le vieux maître parle, comme il aime parler à des amis lorsqu'ils ne sont pas nombreux. Il évoque des souvenirs, avec une sûreté de mémoire infailible. Les êtres de premier plan qu'il a rencontrés au cours de sa longue vie, les événements qu'il a vus de près, lui fournissent l'occasion de réflexions qui ne sont jamais cruelles, — même quand le jugement est sévère, — et qui toujours, sont marquées d'une grande sagesse. Aucun désir de briller, de faire de l'esprit, d'égratigner et de mordre, ainsi qu'on le connaît chez trop d'hommes de lettres en renom. Oui : une sagesse, le mot définit pleinement cette attitude, qui impose le respect.

Aussi, est-ce cette sagesse, cette impartialité sereine, cette fermeté dans le jugement qui, au sein d'une illustre assemblée dont il est le doyen d'élection, assurent à Henry Bordeaux une place plus prépondérante encore que celle que lui donnerait son ancienneté. S'il parle, la Compagnie se tait. écoute. Si un hommage doit lui être rendu, l'unanimité se fait aussitôt. L'Académie française, dans quelques jours, au début d'une de ces séances sans solennité où, sous le regard de Richelieu, elle travaille au dictionnaire, saluera sans nul doute son Doyen à l'occasion de ce grand anniversaire : en lui rendant par avance hommage, un des « jeunes » de la Compagnie salue ici plus qu'un aîné et un maître : un de ceux qui ont le mieux contribué à en maintenir haute et noble la tradition.



UNE SPHERE GEANTE EN « MOUVEMENT PERPETUEL »

par Pierre DEVAUX

Telle est la curieuse silhouette du nouveau bâtiment qui abritera le microscope électronique de Toulouse à 1.500.000 volts, record du monde.

C'est une curieuse silhouette qui se dresse désormais dans la banlieue de Toulouse, la cité de briques roses : une sphère géante d'acier bleu, d'un diamètre de 26 mètres, abritant en son sein, pistil géant de cette fleur métallique, le générateur à 1.500.000 volts qui va alimenter le nouveau microscope électronique des Laboratoires du C. N. R. S.

On sait que dans le microscope électronique, les rayons lumineux sont remplacés par des jets d'électrons, ce qui offre d'incontestables avantages. La diminution des phénomènes de « diffraction » permet, en effet, d'avoir de bonnes images malgré des grossissements énormes ; tandis qu'un microscope « optique », c'est-à-dire classique, ne dépasse guère des grossissements de 2.500, on atteint de façon courante, avec le microscope électronique, des grossissements de 150.000, voire de 300.000, permettant de distinguer la silhouette des virus et même de certaines macromolécules.

Revers de la médaille, un microscope électronique représente une installation fort compliquée, avec appareillage de vide par l'air liquide et surtout générateur à très haute tension. Or, si un voltage de 500 volts suffit pour tuer un homme, on se doute que les tensions de plusieurs centaines de milliers de volts, utilisées en « optique électronique », sont singulièrement plus dangereuses, et ceci même à distance.

Eclairs en cage

Le nouveau microscope, créé par M. Gaston Dupouy dans le cadre des Laboratoires d'Optique électronique de Toulouse, requiert, pour son fonctionnement, la tension formidable de 1.500.000 volts.

De tels voltages ne sont pas produits par des transformateurs, comme la « haute tension » des lignes de transport de force. On utilise un appareillage vertical fort curieux, composé de sphères et de vastes corolles arrondies, constituées par des condensateurs et des « éclateurs ».

Les condensateurs se trouvent chargés, progressivement, « en parallèle » par une honnête source à haute tension ordinaire... jusqu'au moment où, la charge étant suffisante, ils se déchargent avec fracas « en cascade », fournissant la supertension désirée.

Le générateur à 1.500.000 volts de Toulouse doit être, non seulement inaccessible au personnel durant la marche, mais séparé des plus grosses charpentes métalliques par un intervalle d'au moins 9 mètres... Des conditions sévères, on l'avouera, pour l'architecte chargé d'« habiller » le générateur !

Un bâtiment sphérique... monté sur billes !

Cet architecte, M. Camille Montagné, Architecte en chef des Bâtiments civils et des Palais nationaux, a fait choix d'une solution hardie mais géométriquement parfaite : la sphère. Cette silhouette inhabituelle dans les bâtiments classiques, tend à se répandre aujourd'hui dans les installations pétrolières, avec d'énormes ballons d'argent cerclés de passerelles en spirale, ainsi que dans l'industrie atomique ; c'est ainsi que les ingénieurs français construisent actuellement, près de Chinon, la première double centrale atomique d'Electricité de France (E. D. F. 1 — E. D. F. 2), dont la pile géante (Réacteur) sera enfermée dans une sphère d'acier aussi haute que l'Arc de l'Etoile.

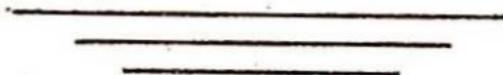
La sphère, même géante, constitue le « solide de meilleure résistance » aux assauts extérieurs, notamment aux rafales du vent, mais il faut avouer que les accès : portes, entrées de gaines et de câbles, posent des problèmes singulièrement ardu, qui ont été résolus en coupant la sphère « comme un fromage », à sa partie inférieure.

Une colossale « mappemonde » sphérique

En réalité, l'enveloppe est double. Extérieurement, nous avons affaire à un véritable blindage chaudronné, en tôle d'acier Martin, de 4 mm, fabriqué par les forges Commentry Oissel. Intérieurement se place une seconde sphère à paroi d'aluminium, tandis que l'intervalle est rempli par de la laine de verre, assurant l'isolation du laboratoire contre la chaleur et le froid. Ce colossal « globe du monde » est raidi par des « méridiens » et des « parallèles » en poutres d'acier curvilignes, qui l'empêchent de se déformer.

Tout au moins sur le papier... car, dans la réalité, l'énorme sphère se déforme de plusieurs centimètres sous l'influence du vent et des dilatations provoquées par la chaleur solaire. Si bien qu'il a fallu, à la partie basse, au raccordement avec l'architecture classique de l'édifice, placer des *roulements à billes*, afin d'assurer, à la sphère, sa liberté de mouvements !

Si l'on songe au gigantesque massif d'ancrage, rive gauche, du nouveau pont géant de Tancarville, haut, lui aussi, comme l'Arc de Triomphe de l'Etoile, et qui oscille également sur pivot, on conviendra que les architectes français s'acheminent vers de bien curieuses formules d'« architecture en mouvement » !



L'AÉROPORT D'ORLY S'AGRANDIT A L'ECHELLE MONDIALE

par Edmond DELAGE
Ancien Président
de l'Académie de Marine

L'Aéroport d'Orly constitue, avec celui du Bourget, l'instrument essentiel de l'Aéroport de Paris, qui, comme on sait, possède en outre un Héliport à Paris-Issy, les aérodromes internationaux de Tourisme de Toussus-le-Noble et de Guyancourt, les aérodromes de Cormeilles et de Coulommiers et huit autres petits aérodromes affectés à l'aviation légère et sportive.

Cet aéroport de Paris ne reçoit pas moins de quatre-vingts Compagnies aériennes, appartenant à trente nationalités différentes et utilisant trente types d'appareils, allant des plus petits aux plus puissants tels que les Boeing 707, les TU 104, les Caravelles, les Constellations et Super Constellations, DC 6, DC 7, Convair 440. Le trafic de l'aéroport de Paris n'a cessé de s'accroître, en même temps que le transport aérien commercial du monde entier. Celui-ci enregistrait, en 1949, 27 millions de passagers ; en 1958, les différentes Compagnies aériennes du monde entier (Chine et U. R. R. S. exceptées), comptaient 89 millions de passagers qui ont parcouru en moyenne 950 km, ce qui représente environ 85 milliards de passagers-kilomètres. L'aéroport de Paris a, pour sa part, vu son trafic quadrupler depuis 1949 : il a atteint 2.700.000 passagers en 1958. Paris est devenu le premier aéroport du continent européen, et en Europe, le deuxième, après Londres — 3,5 millions de passagers — le trafic s'établissant dans l'ensemble comme suit : 73% du trafic des passagers sont assumés par l'aéroport d'Orly, les 27% restant par l'aéroport du Bourget.

Le développement récent du matériel aéronautique, en particulier la mise en service des avions à réaction, qui d'ici quelques années se généralisera certainement, pose, au sujet des aéroports, des problèmes nouveaux d'infrastructure. Ils ont été récemment magistralement étudiés dans une conférence prononcée devant les membres de l'Association Générale des Ingénieurs et Techniciens par l'Ingénieur Général des Ponts et Chaussées Pierre D. COT, Directeur Général de l'aéroport et artisan principal de son développement actuel. L'éminent ingénieur,

étudiant les problèmes de superstructure et d'infrastructure, analysa les éléments qui constituent cette dernière : pistes, voies de circulation, aires de stationnement, aides à la navigation, bloc technique comprenant la tour de contrôle, le balisage, la voirie et les réseaux généraux.

M. Pierre D. COT fit ressortir la transformation fondamentale subie depuis à peine dix ans par les pistes à la suite de l'utilisation des puissants appareils à réacteur actuels. Alors que, autrefois, un grand aéroport pouvait avoir jusqu'à douze pistes orientées deux à deux dans six directions différentes étant donné la faible tolérance des aéronefs à l'atterrissage ou au décollage à l'égard des vents traversiers, le nombre de pistes d'un aérodrome géant comme Orly put être diminué assez rapidement ; en même temps que s'accroissait le poids des aéronefs, décroissait leur sensibilité aux vents traversiers.

Dans la région parisienne, le régime des vents est tel, qu'un aéroport comme Orly ou le Bourget pourrait à la rigueur se contenter de deux pistes permettant à l'intensité du trafic de faire décoller des avions en même temps que d'autres atterriraient. En revanche, ces pistes doivent être plus longues et plus résistantes, l'avion à réaction exige au décollage et à l'atterrissage une longueur d'un tiers plus grande que celle nécessaire aux avions à hélices, car il pèse au décollage deux fois plus que les plus grands longs courriers jusqu'ici employés.

De même, il faut aux avions nouveaux des aires de trafic plus grandes et des hangars plus vastes. Un quadriréacteur comme le DC 8 n'a, en effet, pas moins de 45 mètres de long, 43 mètres d'envergure et 12 mètres de haut. Il faut à la navigation aérienne de nouvelles installations d'aides qui permettent une transmission plus rapide des messages, par suite de l'accroissement de la vitesse des appareils, et aussi la réduction considérable du temps d'attente des avions avant l'atterrissage.

Enfin, l'aérodrome moderne doit posséder des aérogares assez vastes et assez bien agencées pour permettre l'écoulement rapide de voyageurs beaucoup plus nombreux, puisque un quadriréacteur emmène deux fois plus de passagers qu'un long courrier. Les travaux en cours, aussi bien à Orly qu'au Bourget, permettront à l'aéroport de Paris de recevoir, vers 1962, environ six millions de passagers par an, quatre millions et demi, à Orly, et un million et demi au Bourget. Le caractère extensible de ces installations permettra du reste de doubler, s'il le fallait, rapidement la capacité de l'ensemble des deux aéroports. Le problème des liaisons entre les aéroports et le centre des capitales se pose avec acuité à Paris, comme à New-York, à Londres, à Francfort et dans les autres grands centres aériens. Il s'agit en effet de réduire au minimum le temps passé au sol par les passagers. A Orly,

une branche spéciale de la route du sud aboutira directement devant l'aérogare et mettra l'aéroport à dix neuf minutes seulement de la place Denfert-Rochereau ou de la porte de Versailles, et à vingt-cinq minutes de la Place de la Concorde. On étudie, en outre, une liaison ferroviaire permettant de relier directement l'aéroport à la Gare d'Orsay ou à la gare Montparnasse

Une question qui devient urgente est celle de la protection des populations, et des passagers, contre le bruit considérable causé par les décollages et les atterrissages des avions à réaction. Des consignes très strictes ont été données aux pilotes pour élever rapidement, après le décollage, les appareils de façon à éviter le survol à basse altitude des zones habitées. Des études ont été entreprises pour limiter sur les aires de trafic et les aérogares les inconvénients causés par les réacteurs aussi bien aux passagers qu'au personnel.

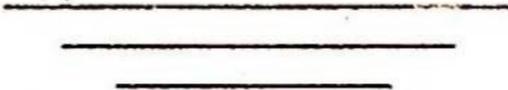
Au Bourget où font maintenant escale le quadriréacteur américain Boeing 707 et le biréacteur soviétique TU-104, on a déjà mis en place des écrans destinés à protéger du souffle des réacteurs en marche les avions stationnés dans le voisinage de l'appareil et leurs passagers.

Quelques chiffres donneront une idée de l'accroissement gigantesque et rapide de l'aéroport d'Orly : sa surface égale celle du Bois de Boulogne tout entier, et ses deux pistes, l'une est-ouest, construite en 1947-1948, l'autre, nord-sud, construite en 1952-1953, sont bien entendu équipées d'aides radio-électriques pour l'atterrissage par mauvaise visibilité. Le 6 Novembre dernier, la piste est-ouest, correspondant aux vents dominants de la région parisienne, allongée de 1.200 mètres et portée à la longueur de 3.320 mètres, a été solennellement inaugurée par M. *Buron*, Ministre des Travaux Publics et des Transports, assisté de M. L. *Couhe*, Président de l'aéroport de Paris et de M. Pierre D. *Cot*, Directeur Général.

L'allongement de cette piste a exigé des travaux gigantesques : elle franchit la route nationale 7 de Paris à Fontainebleau sur un pont de 300 mètres de large, conçu pour supporter des avions d'un poids de 250 tonnes, supporté par 264 piliers. Ceux-ci ne soutiennent pas directement le tablier qui s'appuie sur des coussins de caoutchouc synthétique en néoprène collés par vulcanisation en sandwich avec des tôles d'acier.

Comme l'aéroport qui s'étend de l'est de la route nationale 7 jusqu'à la vallée de la Seine s'est développé à l'Ouest de cette route nationale et qu'il eût été trop coûteux de détourner cette grande voie, il a été décidé de la faire passer sous les principales installations de l'aéroport. Pour cela, il a fallu construire 12 ponts ; 12 kilomètres de voies de circulation permettant aux avions utilisant la nouvelle piste

de rejoindre les installations terminales. Ces réalisations entrent dans le cadre général du programme d'aménagement d'Orly et du Bourget. On estime qu'à la fin de cette année-ci, l'aéroport de Paris n'aura pas effectué des travaux d'une valeur inférieure à 36,5 milliards de francs pour Orly et à 8 milliards pour le Bourget. En 1961, l'aéroport d'Orly couvrira 1.800 hectares, soit le cinquième de la surface de la capitale.



**LE PETIT LAROUSSE 1960
EST UN DICTIONNAIRE ADAPTE
AUX BESOINS ET AUX GOUTS
DU MONDE ACTUEL**

par René DELANGE

Le nouveau dictionnaire de la langue française publié par Pierre Larousse en 1856, fut le premier d'une longue série de dictionnaires et de recueils encyclopédiques d'où devait naître, en 1906, *le Petit Larousse illustré*, auquel succéda, en 1924, *le Nouveau Petit Larousse illustré*.

Celui-ci fut complètement remanié à l'occasion de l'édition de 1935, par son vocabulaire révisé de façon à n'omettre aucun terme consacré par l'usage.

En 1948, parut une édition entièrement reconstruite. Quatre ans plus tard, une autre refonte voit sa publication coïncider avec l'année du centenaire du Premier Larousse (1852-1952). Les tirages se succèdent sans cesse. A l'occasion de chacun s'opère une mise à jour poursuivie sans défaillance. C'est ainsi que rien qu'en 1956, près de 500 mots ou acceptions sont ajoutés.

Mais en 1959, le Petit Larousse fait peau neuve. Comportant 1814 pages dans un format sensiblement supérieur, il a nécessité un renouvellement total — dont un long travail préliminaire fondé sur une documentation continuellement tenue à jour et sur un inventaire permanent de la langue française avait montré la nécessité. Aussi est-il devenu le miroir vivant de notre langue. C'est à lui que l'on peut appliquer cette parole que je crois de Racine, sur le dictionnaire de l'Académie Française : « Le dictionnaire dans lequel on n'avait d'abord eu pour objet que d'être utile à la nation, est devenu un livre utile pour l'Europe ». Il faudrait dire aujourd'hui que le Larousse est utile pour le monde entier.

Deux des caractéristiques les plus remarquables de cet ouvrage sont sa présentation et son illustration. Le format plus grand ménage une place accrue à l'illustration sans nuire au texte pour autant. Grâce à une nouvelle technique de mise en page, le nombre des reproductions a été porté à plus de 5.000 et comprend une très grande quantité de photographies.

Cette illustration fait une large part à la technologie, aux planches anatomiques, à la fabrication de certains grands produits, à la description des principaux appareils ou mécanismes tels que microscopes électroniques, embrayage différentiel, etc... Les œuvres principales des artistes de tous les temps se retrouvent soit par école ou par période, dans des hors-textes en couleur ; soit par artiste, par pays ou par sujet. Les peintres et les monuments les plus modernes y figurent, tels la Nouvelle Université de Caen et le Palais de l'Unesco à Paris, par exemple. Les documents artistiques qui paraissent dans cet ouvrage sont aussi nombreux que ceux d'un ouvrage uniquement consacré à l'histoire de l'art.

Tout cela est mis en valeur par le procédé offset qui a été utilisé pour l'impression.

Mais il n'y a pas que la conception qui soit adaptée aux goûts et aux besoins de notre époque. La méthodologie qui a présidé à l'élaboration de cette encyclopédie n'est pas moins digne d'éloges.

Dans la première partie figure le vocabulaire de l'homme d'aujourd'hui, aussi bien la langue usuelle que les termes employés couramment en économie politique, sciences sociales, démographie, technologie (biologie, médecine, électronique, astronautique, physique nucléaire, matières plastiques, etc...). Les problèmes de la technique et de la vie pratique actuelles donnent lieu à de véritables chroniques encyclopédiques.

Les définitions où l'on a, dans la mesure du possible, évité les renvois d'un mot à un autre, sont accompagnées d'étymologie de synonymes, de contraires et d'exemples. Chaque fois que cela fut absolument nécessaire, la prononciation correcte est indiquée. Enfin, les règles grammaticales indispensables sont traitées à leur place alphabétique, ce qui en facilite la consultation.

Certains articles économiques sont illustrés de planisphères qui constituaient autant de cartes originales de la production, distribution et consommation des matières premières.

La deuxième partie, précédée des pages roses désormais classiques (citations latines et étrangères les plus courantes) constitue un véritable dictionnaire biographique où figurent les personnalités importantes du passé et de l'actualité dans les domaines littéraire, artistique, politique et scientifique. En outre, y sont analysées les grandes œuvres de l'histoire de l'Art et de la littérature.

Naturellement, on retrouve les principaux événements historiques et en ce qui concerne la France, les toutes récentes modifications politiques et administratives : nouvelle constitution, Communauté, Etats d'Afrique, réforme judiciaire, etc...

On y voit également de nombreuses cartes détaillées, de même lorsqu'il s'agit de petits pays dont il est d'ordinaire difficile de se procurer la carte. Par contre, pour la France, il a été jugé inutile de reproduire les cartes départementales qui ne correspondent qu'à une réalité administrative. Aussi, ces départements ont-ils été groupés en fin de volume par cartes régionales. Les cartes historiques qui figurent dans cette deuxième partie de l'ouvrage et qui en constituent un de ses éléments les plus originaux et les plus utiles, relatent non seulement les grands événements du passé, mais font une très large part aux événements contemporains : Seconde guerre mondiale, Chine, Inde, Indochine, Islam, etc...

Ce Larousse qui s'intéresse à tous les sujets, de l'astronautique aux sports, de l'atome aux antibiotiques, s'attache à tous les problèmes et tient compte de tous les modes d'information. Il parle de Graham Greene, d'Armstrong, de Giesecking, de Pasternak, de Gropins, de Moravia, comme de René Leriche, de Gaston Ramon, de Merleau-Ponty, de Saint John Perse, de Supervielle, de René Char. Il élargit les horizons du Français moyen, de même qu'il est appelé à intéresser tout étranger.

En ce sens, il n'est aucun livre qui lui puisse être comparé, tant en France que dans tout autre pays.

LE THEATRE PAR L'IMAGE

Par Pierre Descaves

Pour bien parler du Théâtre, il faut être du bâtiment. Il faut en connaître les grandeurs et les servitudes, sinon l'on s'enferme dans l'anecdote et dans un ensemble de fausses légendes, peu faites pour illustrer un art qui remonte aux premiers âges de la vie de l'Homme en Société.

En pratique, cette Histoire véritable du théâtre est peu ou mal connue. C'est bien pourquoi le livre récemment publié par Mme Dussane, *Le Théâtre*, dans la collection de « l'Encyclopédie par l'Image » est précieux, puisque l'on en retire un double agrément : un texte « parlant » et des reproductions photographiques qui, pour être immobiles, s'incorporent à ce mouvement accordé par la prise de vues par le cinéma ou par la télévision aux spectacles en général.

En une soixantaine de pages, Mme Dussane a réussi une véritable prouesse de condensation et d'évocation, servie comme l'est cette grande artiste, par une impeccable érudition. Son travail est réparti en sept chapitres, en sept âges, en sept étapes, des origines à nos jours.

Après avoir mis en valeur, cette notion essentielle que *Le Théâtre* englobe l'ensemble des activités qui concourent à l'accomplissement d'un spectacle (c'est-à-dire : texte, interprétation, transposition scénique), un premier chapitre est réservé aux Grecs et aux Latins. Comment naquirent les chefs-d'œuvre d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide et d'Aristophane, c'est ce que montre notre guide, en précisant l'inspiration des auteurs et le cadre dans lequel s'effectuaient les présentations. La décadence grecque favorisa l'expression latine, sans laisser un aussi fructueux héritage, mais dont les plus généreux donateurs furent Plaute et Térence. Période d'assez brève durée, car la grandeur romaine correspond au déclin puis à la disparition de la littérature dramatique. La foule va aux divertissements plus brutaux et plus spectaculaires des jeux du cirque. Pour un long temps le théâtre va entrer dans les ténèbres du Vème au XIIème siècle de notre ère.

Dans un deuxième chapitre Mme Dussane évoque la résurrection du théâtre en France avec les manifestations religieuses, où il fait partie intégrante du culte. De l'Eglise, on passe sur le parvis, avec « les mystères » et les premières mises en scène. Le courant s'étend,

en largeur et en profondeur. Après la grande vogue des passions, l'on jouera des Pastorales, des Moralités ou des Soties ; La Province est sillonnée par des bandes de baladins, de pitres, d'histrions, de mimes, de saltimbanques et encore par des trouvères qui, eux, fournissent un répertoire en général inspiré par la dévotion à la Vierge.

Plus tard, le Moyen Age verra se développer un genre où règne l'esprit de grosse gaîté avec des farces d'une irrésistible force comique, sur le fond duquel Molière prélèvera pas mal de sujets, et dont plusieurs originaux ont survécu, comme *La Farce du Cuvier* et *La Farce de Maître Pathelin*.

A la Renaissance, est consacré le troisième chapitre : les vues s'étendent sur les activités de quatre nations de l'Europe du 16ème siècle : la France, l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre, l'Allemagne d'alors divisée, morcelée à l'extrême, et vouée au génie musical. La comédie populaire d'improvisation, la fameuse commedia dell'arte, avec ses personnages fameux, Pantalon, le Docteur, Scapin, Brighella, Truffaldin, installe ses types et son répertoire en Italie et les Comédiens Italiens arrivent en France à la fin du règne d'Henri II. Charles IX, Henri III, les protégeront jusqu'à la Fronde, et revenus en 1660 partager la salle du Petit Bourbon avec Molière, ils seront renvoyés au début du 18ème siècle pour avoir choqué Mme de Maintenon. Lope de Vega, Tirso de Molina, Calderon, donnent, dans ce temps de la Renaissance, une place éclatante au théâtre en Espagne. Les contemporains de Cervantès (dont le *Don Quichotte* éclipsa ses plus modestes tentatives à la scène) furent d'une prodigieuse fécondité avec leurs sortes de féeries spirituelles et de moralités riches surtout d'allégories de tout repos, car il fallait éviter les terribles foudres de la Sainte et impitoyable Inquisition. Mais c'est en Angleterre que brilla avec le plus d'éclat, une production théâtrale, dite Elisabethaine (les « Elisabethains » englobant toute une catégorie d'esprits originaux comme Marlowe, Green, Ben Johnson, précédant, accompagnant ou prolongeant l'œuvre du Maître des Maîtres), Shakespeare est, lui, le théâtre incarné, qui toucha à tous les genres avec un égal bonheur : drame ou comédie, tragédie ou farce. Le quatrième chapitre du livre de Mme Dussane comporte l'étude des grands classiques français du 17ème siècle que dominant les figures de Corneille, Racine et Molière. Le cinquième résume une période de fléchissement notoire au 18ème siècle où la tragédie française s'est éteinte et où la Comédie ne se relève d'une sorte de faillite qu'avec trois noms : Regnard, Beaumarchais et surtout Marivaux qui pourtant ne cessa de se limiter à l'analyse de l'amour naissant, mais avec quelle exquise délicatesse. Dufreny, Dancourt, Lesage, Destouches, Gresset et même un Diderot, voire un Sedaine ont les honneurs de la citation pour certaines œuvres demeurées longtemps, faute de mieux, au répertoire : *Le Chevalier à la Mode*, *Turcaret*, *Le Méchant*, *Le Glorieux*, *La*

Gageure Imprévue, bien timides productions comparées à l'intincelant feu d'artifice du *Barbier de Séville*, et du *Mariage de Figaro*. L'étude de ce 18ème siècle ne serait pas complète si n'étaient pas rappelées, comme le fait également Mme Dussane, les réformes durables apportées dans la présentation scénique.

Le Romantisme, dans cette histoire du Théâtre, a droit à un chapitre, le sixième. La Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire, n'avaient guère favorisé le renouveau ou le regain de la scène, encore que Napoléon aimât beaucoup Corneille, qu'il protégeât Talma, qu'il signât le fameux décret de Moscou, destiné à fixer le statut de la Comédie-Française. Avec sa rigoureuse censure, la Restauration maintint cet état de somnolence que ne pouvaient secouer les pauvres tragédies de Soumet, ou réveiller complètement les œuvres d'un Casimir Delavigne et d'un Ponsard. Seul, Scribe, avec ses innombrables comédies d'intrigue, comme *Le Verre d'Eau*, *Bertrand et Raton* s'était ménagé une clientèle. Par un phénomène curieux, les deux auteurs importants de l'époque furent un écrivain (Prosper Mérimée) et un poète (Alfred de Musset), dont les œuvres « Le Théâtre de Clara Gazul » et « le Théâtre dans un fauteuil » connaissaient le succès... d'être imprimées.

Une nouvelle génération s'installe dans la confusion ou en se recommandant d'écoles hâtivement baptisées : Dumas avec *Henri III et sa cour*, avec *Antony* et *La Tour de Nesles* ; Alfred de Vigny, avec un *Chatterton*, admirablement créé par Marie Dorval ; Victor Hugo, dont le nom seul évoque la légendaire bataille d'*Hernani*, mais dont les mélodrames en prose : *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor*, *Angelo Tyran de Padoue*, sont encore moins valables que ses grandes constructions « genre » *Ruy Blas* ou ses gigantesques compositions poétiques comme *Les Burgraves*. A Labiche, revient le mérite d'avoir, dans une époque insolite et grandiloquente, apporté une grande et salubre force comique. On le joue encore. On le jouera toujours ; et jamais trop, puisque le Rire est le propre de l'homme et que « Mr. Perrichon » n'a pas encore terminé son fabuleux voyage.

De 1850 à nos jours, tel est le dernier survol que pratique à bord d'un septième chapitre Mme Dussane pour boucler la boucle de son circuit théâtral. Après les outrances d'un Hugo et les extravagances d'un Dumas, il y eut d'assez profondes réactions qui orientèrent le théâtre dans trois directions : le théâtre en vers, le théâtre sérieux, le théâtre comique ; celui-ci devenant le théâtre dit de Boulevard. A un incessant travail de classement, reclassement, de découvertes, et de révélations, s'attachent d'innombrables réussites qui font la valeur du théâtre contemporain. Comme le conclut Mme Dussane, la vitalité persistante du théâtre se manifeste ; les formes d'expression se renouvellent ; mais le besoin humain de communier dans l'exaltation et dans le rire demeure aussi exigeant et aussi profond.

L'originalité de cet ouvrage, dont on vient d'évoquer le commentaire, tient surtout à sa présentation. Plus de cent photographies de rigoureuse sélection, avec des légendes remarquablement appropriées complètent, prolongent et pour ainsi dire commentent cette « vue cavalière » ; la collection va du buste d'Eschyle conservé au Musée du Capitole au « *Bourgeois Gentilhomme* », dans sa dernière présentation à la Comédie-Française.

Le Théâtre méritait ce beau livre d'images. Celui-ci se feuillette d'abord comme un *Alice au Pays des Merveilles*, avec de fascinantes illustrations, puis il retient comme l'un des *Contes de Ma Mère l'Oye*. Telle est la consécration de l'alliance de l'écrit durable et de l'« instantané » de définitive fixité au bénéfice du Théâtre de tous les temps et de tous les pays.

ETAT DU CINEMA FRANÇAIS

par G. CHARENSOL

Afin de lui permettre de lutter à armes égales avec les plus puissantes organisations étrangères, le gouvernement français a décidé, il y a quelques années, qu'une somme modique serait perçue sur chaque entrée dans les salles et versée aux producteurs de films. La mise en route du marché commun avait pu faire croire qu'un système qui avait permis au cinéma français de se développer largement risquait d'être abrogé. Il n'en est rien et M. André Malraux, Ministre chargé du cinéma, s'est borné à modifier les modalités de fonctionnement de cette Loi d'Aide.

Le développement annoncé des primes à la qualité a eu aussitôt le plus heureux effet ; les grandes firmes n'ont plus hésité à faire appel aux nouveaux venus, à s'ouvrir à des tentatives audacieuses, certaines que les pouvoirs publics comprendraient les risques qu'elles prenaient et sauraient les soutenir. Ainsi jamais la situation du cinéma français n'a été plus brillante, puisque trente et un films ont été entrepris en septembre 1959 contre dix-neuf seulement en 1958.

D'ailleurs, ce désir de voir renouveler les méthodes et les sources d'inspirations s'est traduit par diverses mesures. Tout d'abord, M. Fourré-Cormeray, à qui on doit l'organisation du Centre National du Cinéma, a été à nouveau appelé à le diriger. D'autre part, on a porté de seize à dix-huit ans l'interdiction de certains films susceptibles d'influencer dangereusement les adolescents. On peut supposer que les autorités qui ont pris cette mesure ont surtout entendu indiquer aux auteurs que le recours à la violence et à la sexualité pour s'assurer de fortes recettes avait fait son temps. L'avenir nous dira si ce rappel à l'ordre aura été compris.

Ce qui est certain, c'est que les studios travaillent à plein rendement et que beaucoup de films du plus grand intérêt sont en chantier ou en voie d'achèvement. Parmi les projets, il faut citer celui de René Clair qui ne nous a rien donné depuis *Porte des Lilas* et qui travaille actuellement à un scénario situé à la fin de la guerre de 1914-1918, époque rarement évoquée à l'écran et qui est celle où il débuta dans la poésie puis dans le cinéma.

Les aînés sont d'ailleurs très loin de rester inactifs puisque Jean Renoir a terminé deux films ; l'un, destiné à la télévision, est une libre adaptation du *Dr. Jekyll et Mr. Hyde*, l'autre dans la ligne impressionniste qui lui a déjà inspiré *La Partie de Campagne*, s'intitule *Le Déjeuner sur l'Herbe*. Claude-Autant-Lara, lui aussi, a terminé deux films : il s'est attaqué à la difficile adaptation du roman de Marcel Aymé *La Jument Verte* et a tourné un drame poignant de l'adolescence que nous verrons bientôt sur les écrans, *Les Régates de San Francisco*.

La génération qui s'est révélée il y a une quinzaine d'années est particulièrement active, avec tout d'abord, Robert Bresson qui vient d'achever *Pick-Pocket*, film tourné presque entièrement en extérieurs et avec des acteurs non-professionnels et qui s'annonce comme un des films les plus remarquables de l'année. C'est encore par des procédés voisins du néoréalisme qu'a été tourné par Jacques Becker, *Le Trou*, récit très dramatique d'une tentative d'évasion. Nommons encore Jean Delannoy, avec *Le Baron de l'Ecluse*, René Clément avec *Plein Soleil*, Jean-Paul Le Chanois, avec *Par Dessus le Mur*, Louis Daquin, avec *La Rabouilleuse* d'après le roman de Balzac, enfin Jean Cocteau qui va nous donner, sous le titre, *Le Testament d'Orphée*, une suite à *Orphée*, le plus audacieux de ses films.

Un scénario fort original, c'est celui de *La Vache et le Prisonnier*, réalisé par Henri Verneuil. Le prisonnier étant Fernandel, c'est dire que, bien que situé pendant la dernière guerre, il ne s'agit pas d'un drame noir. On retrouve plusieurs des auteurs que je viens de citer dans la suite de sketches qui seront réunis sous le titre *La Française et l'Amour* ; d'excellents écrivains comme Marcel Aymé, Félicien Marceau, Charles Spaak, Paul Gégau ont collaboré au scénario de ce film que tourneront Becker, Verneuil, Christian-Jacque, Le Chanois. etc...

Si nous passons aux metteurs en scène qui se sont révélés au cours de ces dernières années, nous rencontrons d'abord Denys de la Patellière qui a obtenu un succès considérable avec *Les Grandes Familles* et qui nous donne *Rue des Prairies* avec Jean Gabin, en attendant *Les yeux de l'Amour*. Voici encore Yves Ciampi qui tournera *Qui êtes-vous M. Sorge ?* en France, au Japon, en Suisse et en Allemagne.

Nombreux sont d'ailleurs les réalisateurs français appelés à travailler à l'étranger : c'est en Yougoslavie qu'Abel Gance se rendra pour *Austerlitz*, Marcel Camus tourne *Os Bandeirantes* au Brésil, Louis Daquin *La Rabouilleuse* en Allemagne, etc... Cependant que les Américains Nicolas Ray et Darryl Zanuk, les Allemands Robert Siodmak et Helmut Kautner travaillent actuellement à des productions françaises.

L'ECOLE CENTRALE DES ARTS ET MANUFACTURES DE PARIS

par Tessa SIGRIST

L'Ecole Centrale des Arts et Manufactures à 131 ans d'existence. Elle est née au moment où l'utilisation de la vapeur comme source d'énergie commençait à modifier la vie industrielle du pays. Découverte qui allait ouvrir une ère de progrès foudroyants.

Il fallait former des chefs capables d'employer rationnellement cette nouvelle source d'énergie. Capables de perfectionner les techniques et de construire des usines nouvelles.

Seuls, des ingénieurs possédant une très grande culture générale scientifique et technique deviendraient de tels chefs. C'est dans ce but que quatre grands hommes de la Science : Lavallée, Pécelet, Dumas et Olivier décidèrent de fonder une Ecole.

Cette Ecole, appelée Ecole Centrale des Arts et Manufactures s'ouvrit le 3 novembre 1829. Elle s'installa tout d'abord rue de Thorigny dans l'ancien Hôtel de Juigné. Les premiers élèves furent au nombre de 140. Les plus jeunes avaient de 16 à 18 ans. Les plus âgés de 30 à 40 ans. C'étaient de courageux manufacturiers désireux de recueillir les notions scientifiques leur faisant défaut. Parmi ces élèves figuraient un certain nombre d'étrangers : Américains, Espagnols, Grecs, Allemands, Suisses.

La première leçon fut une leçon de physique générale donnée par Eugène Pécelet, créateur de la physique industrielle. Cette leçon inaugurale marquait l'enseignement de l'Ecole. Car le désir des fondateurs était de fournir un enseignement scientifique général allié à une instruction technique sans spécialisation aucune.

De 1829 à 1857, l'Ecole fut une institution privée. Elle avait son autonomie administrative et financière. Elle se rattacha d'abord au Ministère de l'Instruction Publique. Puis, au Ministère de l'Agriculture et du Commerce. Depuis 1927, elle dépend du Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts.

En 1830, les « Centraux » prirent une grande part aux journées de Juillet. Lafayette salua « la vaillance de la brave Ecole Centrale ». C'est alors que les élèves se choisissent un uniforme. Il comporte en parti-

culier un col orné d'une abeille d'or, symbole du travail. Cette abeille est restée l'emblème des Centraux. Deux ans plus tard, les élèves abandonnaient le prestige de l'uniforme au profit des vêtements civils. En 1848, un autre essai est tenté : un nouveau costume fait son apparition. Les élèves paradent, un chapeau tricorne orné d'une cocarde sur la tête et l'épée civile au côté. Mais cet uniforme n'a pas plus de succès que le précédent et perd la face l'année suivante. Seule, le port d'une casquette ornée d'une abeille est autorisé jusqu'en 1848.

En 1855, l'Ecole est florissante. Afin d'assurer la pérennité de son œuvre, Lavallée offre à l'empereur Napoléon III la cession gratuite de l'Ecole Centrale. Ce don à l'état ne change en rien le mode de vie de l'Ecole. Une modification, toutefois, est faite. Mais elle est importante : Les élèves sont admis par voie de concours. L'examen comprend deux parties : l'écrit et l'oral passés par tous les candidats. Aucune des deux épreuves n'est éliminatoire.

Les années passent. L'Ecole s'agrandit. A besoin de bâtiments plus grands. Elle déménage donc. Le 5 novembre 1884, elle est inaugurée solennellement dans les locaux qu'elle occupe encore entre les rues Montgolfier, Conté, Vaucanson et Ferdinand-Berthoud. Mais ces bâtiments s'avèrent à nouveau insuffisants. Après la première guerre mondiale, on crée plusieurs laboratoires à la périphérie des locaux principaux. Aujourd'hui, la direction projette le déplacement de l'Ecole toute entière. Et cela, dans un avenir assez proche. Pour grouper sur un même terrain, les locaux administratifs et scolaires, les laboratoires et la Maison des Elèves.

En 1890, l'Ecole Centrale est célèbre dans le monde entier. L'exposition de 1889 a montré la place prépondérante prise dans l'industrie par les ingénieurs des Arts et Manufactures.

Durant la guerre 1914-1918, la vie de l'Ecole est entièrement suspendue. Les élèves et les professeurs sont presque tous mobilisés. Aussi, le 21 juillet 1925, la croix de guerre est remise à l'Ecole, le 18 mai 1929, c'est la légion d'honneur. Pour mémoire, rappelons que 72% des batteries d'artillerie étaient commandées au moment de la victoire, par des Centraux.

A la fin de la seconde guerre mondiale, des difficultés financières obligent l'Ecole Centrale à demander sa nationalisation. Et son inscription au budget de l'état.

De nos jours, son régime est toujours le même. On y entre par concours. Mais l'écrit est éliminatoire. Tout le monde peut s'inscrire ; il n'y a pas de limite d'âge. Cependant un candidat ne peut pas se présenter plus de trois fois. L'Ecole Centrale est très recherchée : depuis quelques années, le nombre des postulants est en moyenne de 1800 par concours. Les élèves reçus ne dépassent guère 250. Les étrangers

peuvent entrer sur simple présentation de leurs titres. Comme auditeurs libres. Mais cette qualité ne leur permet pas d'obtenir le diplôme d'ingénieur des Arts et Manufactures.

La durée des études est de 3 ans. Cet enseignement d'un caractère très élevé scientifiquement et techniquement, est dirigé en vue des applications pratiques. Il cherche à développer les facultés intellectuelles et à cultiver les qualités morales des jeunes gens. Tout en les préparant à la prompt utilisation rationnelle et pratique des connaissances acquises. L'enseignement comporte des leçons données à l'amphithéâtre, des exercices et projets d'application, des travaux pratiques dans les laboratoires et ateliers de l'Ecole, des visites d'usines et des stages industriels. Le régime de l'Ecole est l'externat. Un réfectoire permet à ceux des élèves qui le désirent de prendre le repas du midi dans des conditions avantageuses. Et, pour les élèves dont la famille n'habite pas Paris, La Maison des Elèves leur donne chambre et dîner à un prix très raisonnable.

Le cadre en est familial, agréable et confortable, avec bibliothèque, salle de jeux et salle de réception.

Chaque année, l'Ecole offre au public deux manifestations : Le Bal du Mois de Décembre, bal des élèves, où les salles de classe, dites « thurnes » sont transformées, suivant un thème donné, en bars et salles de danse. Et la revue des Elèves représentée dans un théâtre de Paris. Cette revue roule bien sûr, sur l'Ecole, son enseignement et son personnel. Ces diversions à l'aridité des études constituent des détentes très appréciées. Elles restent parmi les bons souvenirs que les Anciens aiment à rappeler lorsque devenus industriels et gens sérieux, ils se réunissent en dîners de promotion.

L'Ecole Centrale des Arts et Manufactures de Paris est la première au monde à former des ingénieurs d'élite possédant une très forte culture générale allée à des connaissances techniques étendues à tous les domaines de l'industrie. Un grand nombre de ceux qu'elle a formés ont été les instigateurs par leurs inventions et leurs réalisations des progrès de l'industrie française et même de l'industrie mondiale. Tel Eiffel, l'audacieux constructeur de la tour qui porte son nom et de nombreux autres ouvrages d'art, tels Panhard et Levassor, Peugeot et Michelin dans le domaine de l'automobile, tel Blériot dans celui de l'aviation, tel, enfin, Leclanché inventeur de la pile du même nom dans le domaine de l'électricité.

L'Ecole Centrale, par ces résultats, est fière de son passé. Elle n'a pas non plus peur de son avenir !

LA VIE MUSICALE : HECTOR VILLA-LOBOS

par René DUMESNIL

Une force de la nature : combien de fois n'a-t-on pas dit du grand musicien, mort à Rio-de-Janeiro le 17 novembre, qu'il était cela ? Image vivante du Brésil, sa patrie, il portait en lui une prodigieuse faculté de renouvellement, et sa fécondité semblait la manifestation d'une puissance créatrice intarissable. On le savait pourtant malade et depuis deux ans ses amis, ne pouvant refuser d'apercevoir sur son visage les traces d'une souffrance héroïquement cachée, s'inquiétaient. Des nouvelles publiées dans la presse donnèrent l'alarme à la fin de l'été. Il se rétablit cependant, et puis, alors que l'espoir semblait permis, ce fut soudainement l'annonce de sa mort. On en éprouva en France autant de tristesse qu'en son propre pays : Villa-Lobos était un des nôtres en effet. Chaque printemps le ramenait à Paris, et les nombreux voyages qu'il faisait à travers l'Europe pour diriger des concerts ne l'éloignaient que fort peu de temps de ce point d'attache où le retenaient de solides amitiés. Il les avait nouées pour la plupart lorsqu'il vint se perfectionner à la Schola, en 1923, puis lorsqu'il revint en 1927 : intéressés par son originalité, Dukas, Florent Schmitt, Ravel, le traitèrent bien vite en égal.

Né le 5 mars 1887, il perdit son père à l'âge de neuf ans. Les arts l'attiraient : il apprit seul le rudiment, joua d'instinct de la guitare, et se passionna pour le folklore. On a plus d'une fois rapproché l'irrésistible vocation de Bartok et de Villa-Lobos poursuivant l'un et l'autre avec une patience jamais lassée l'exploration méthodique du fonds populaire sur lequel leur œuvre est édifiée. A la patience Villa-Lobos joignait le courage et ses expéditions aux rives de l'Amazone l'exposèrent à plus d'un péril. Mais d'abord autodidacte, il ne négligea rien de ce qui pouvait lui donner la formation théorique la plus complète. Il ne lui a jamais suffi de transcrire les éléments de folklore à l'état pur, recueillis, enregistrés dans les diverses régions parcourues au cours de ses voyages. Comme Bartok encore, il a « repensé », recréé les thèmes qu'il utilisait. Tous doivent à cette origine une personnalité puisée dans le terroir. Paul Le Flem, qui connut Villa-Lobos à la Schola où il l'eut pour élève dans sa classe de contrepoint, a défini d'un mot l'art du compositeur brésilien : « docile à l'appel des voix de la terre

natale, il s'en est fait le chantre inspiré ». D'ailleurs, le compositeur lui-même a déclaré : « Je rêve de retrouver un jour dans ma musique l'ingénuité des chers sauvages de nos forêts, parmi lesquels j'ai si souvent campé ». Son « ingénuité » il l'a gardée, fortifiée, revigorée au contact de la nature ; à mesure qu'il acquérait la science théorique qui lui permit de faire entendre par la voix des orchestres symphoniques une musique conservant sa pureté native, ce qu'il avait puisé à ces sources passait par des formes appropriées qui n'en altéraient ni le caractère ni le contenu expressif.

Les rythmes sont conservés et leur richesse est prodigieuse. Mais ceci qui était difficile sans doute restait assez simple pour un musicien-né comme Villa-Lobos. L'harmonisation et l'instrumentation, entreprises par un moins habile, auraient risqué de détruire l'équilibre, de prêter à ces compositions un aspect conventionnel absolument contraire à leur esprit. L'admiration que Villa-Lobos conservait pour les *Suites* de Jean-Sébastien Bach lui donna l'idée de couler dans ces formes une musique d'inspiration moderne, construite sur les thèmes recueillis dans ses voyages au cœur du Brésil. Ce furent les *Bachianas Brasileiras*, vite popularisées par de nombreuses exécutions dans les concerts, et par des enregistrements sur disques. Ses chœurs sont non moins originaux pour le fond et pour la forme. Il en a écrit seize, extrêmement divers. Originellement, le Chœur est une sérénade indienne dont la forme permet de suivre en les développant les suggestions de la musique populaire. Le compositeur veut échapper, comme il le dit, à la mécanisation qu'imposeraient des harmonies européennes à une mélodie naissante. Pour régler ce conflit entre la source mélodique autochtone et l'harmonisation, l'instrumentation symphoniques, Villa-Lobos veut déduire du thème ces moyens d'expression. Il écrit les premiers Chœurs après sa venue à Paris. Une fois encore, comme il était arrivé à Manuel de Falla composant dans sa chambre de Passy les plus espagnoles de ses œuvres, ses *Nuits dans les Jardins d'Espagne* et ses *Sept chansons populaires*, c'est le souvenir nostalgique du pays lointain qui dicte à Villa-Lobos ces pages si merveilleusement évocatrices. Les Chœurs admettent les formes instrumentales les plus diverses : parfois, c'est un duo de flûte et de basson ; parfois, c'est le piano qui parle ; plus souvent, c'est le grand orchestre, et d'autre fois, les chœurs interviennent. Rien de plus varié que ces pièces dont l'invention sans cesse renouvelée, la fantaisie, prennent leur appui sur une extraordinaire pureté technique.

Après des seize Chœurs qu'il a laissés, Villa-Lobos a écrit vingt-deux *Poèmes symphoniques*, onze *Symphonies*, cinq *Concertos* pour piano et orchestre, neuf *Bachianas Brasileiras*, des ballets, des ouvrages lyriques où se retrouve une même originalité. Il n'est pas de genre qu'il n'ait abordé et où il n'ait montré une semblable puissance de renou-

vement. Il est incroyable qu'il ait pu, lui, sans cesse en mouvement, passant de l'avion dans un paquebot ou dans un train, composer près d'un millier d'ouvrages au cours d'une existence aussi remplie par les répétitions, les enregistrements et les concerts. Car, membre de l'Académie Brésilienne de Musique, de l'Academia Santa Cecilia de Rome, de l'Institut de France (Académie des Beaux-Arts), il aimait venir parmi ses pairs, et lorsqu'il était à Paris, ne manquait pas une séance au quai Conti.

Mais cet homme si connu, chargé d'honneurs et de titres, était demeuré aussi simple, aussi modeste qu'à ses débuts. La finesse de son esprit, son humour sans cesse en éveil auraient pu le rendre redoutable. Sa humanité profonde, sa bonté naturelle que ni l'âge ni l'ingratitude n'avaient amoindries, restaient les qualités dominantes d'un être qui aura traversé la vie sans autre ambition que de rester fidèle à son idéal et de bien servir l'art auquel il avait dévoué son existence.

MUSIC-HALL 1960

par Gabriel REUILLARD

Pourquoi l'art du music-hall, comme tous les autres, n'aurait-il pas évolué ? Pourquoi n'évoluerait-il plus ?

L'Alhambra-Maurice Chevalier, une des salles les plus modernes, les plus vastes de Paris parmi celles qui restent fidèles au music-hall, l'une dont la scène par ses dimensions et son agencement permet toutes les adaptations aux différents numéros d'un programme, a lancé une formule « Music-Hall 60 ». Dans cette orientation donnée à l'établissement de la rue de Malte par son animatrice Mme Jane Breteau, il y avait eu, depuis plusieurs saisons déjà, une sorte de « rodage ». En quoi consistent les changements ou, pour mieux dire, les modifications ?

Tout d'abord, qu'est cet art ? Une sorte de féerie ininterrompue où les lois mêmes de la nature et de l'humanité semblent transgressées, un royaume sans frontières où l'illusion sous ses aspects les plus inattendus s'en donnent, si l'on ose dire, à cœur joie, et communique cette joie, de surprise en surprise, d'émerveillement en émerveillement au spectateur. Sans remonter aux lointaines origines, tentons de nous souvenir dans quelles formes primitives il s'est transmis, des humbles tréteaux des foires populaires de nos ancêtres jusqu'à nous, par les tours ingénus des bateleurs, des baladins, des saltimbanques de toutes espèces, des sauteurs à la perche, des acrobates, des montreurs d'animaux et autres amuseurs de badauds. Jusqu'aux somptueuses revues du Casino de Paris et des Folies-Bergère !

Nous y avons goûté le tour de chant. Nous y avons applaudi les grands excentriques internationaux. Nous nous sommes laissés captiver par les danses à quelques personnages puis par les grandes parades rythmées où s'alignaient une cinquantaine de sourires obligatoires imposés par la direction (« Souriez, mesdemoiselles !... Souriez !... ») sous les lumières des projecteurs, à chaque marche de l'escalier pyramidal, dans les scintillements des strass, les frissons des aigrettes et les flouraisons des plumes en panaches ou en éventails. Là-dessous, les plus belles jambes féminines du monde.

Que le music-hall ne nous a-t-il pas apporté, de la dame aux colombes aux lutteurs-gladiateurs ? Trios de clowns excentriques à nez rouges au milieu de faces enfarinées, géants et nains, phénomènes

en tous genres, pour aboutir au chimpanzé Consul, plus intelligent, plus humain, mais oui, que bien des hommes, et qui, à cause des preuves qu'il en administrait, fit courir des centaines de milliers de bipèdes vers lui à travers le monde...

De tout, de tout, vous dis-je, dispersé, morcelé, dont le souvenir papillotant tournoie dans la mémoire comme les mille manifestations d'un univers que ne cessent de renouveler les fées à coups de baguettes magiques. Et toc ! voilà tout à coup du nouveau, de l'inattendu, au moins par un détail, dans le déroulement de l'éternel spectacle.

Un aphorisme populaire prétend qu'il y a un dieu pour les ivrognes. Il y en a sûrement un, peut-être plusieurs, pour les artistes de music-hall, tous poètes par surcroît, et qui savent le prouver quand par hasard ils daignent prendre la plume comme Colette par exemple, qui fut des leurs, pour transposer ses souvenirs dans « L'Envers du Music-Hall » et « La Vagabonde ».

De la collusion entre les Lettres et le Music-Hall, entre le Théâtre et le Music-Hall on peut fournir d'innombrables exemples.

Le journaliste spécialisé Edouard Beaudu, qui a vu et connu tous les artistes de music-hall qui se sont produits à Paris durant un demi-siècle, conte volontiers cette anecdote :

Une danseuse étoile, engagée pour une revue au Moulin-Rouge, s'aperçoit, sur le point d'entrer en scène, de l'absence de son partenaire. Un rapide dialogue s'engage entre elle et le régisseur devant un public bon enfant, ravi de l'aubaine imprévue :

— Que faites-vous, mademoiselle ?

— Mon partenaire n'est pas là.

— Alors quoi ! vous ne pouvez pas danser seule ?

— Hélas ! D'autant que ce n'est pas un danseur qu'il me faut, mais un « porteur ».

— Que dites-vous ?

— Un porteur. Un gars robuste, capable de me soulever, de me tenir à bout de bras.

— Ça se trouve. Vous auriez dû nous avertir plus tôt.

Puis, se tournant vers la coulisse :

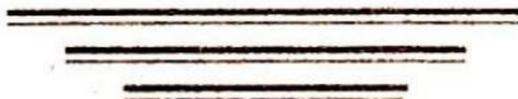
— Eh ! Bébert, crie le responsable du spectacle, amène-toi, « l'étoile » a besoin d'un costaud.

Un machiniste s'est avancé. Très bas il échange quelques mots avec la danseuse et fait signe à l'orchestre. Le jeu acrobatique, la danse portée se déroulent. Le machiniste, c'était Robert Quinault, auteur du sketch, qui, bien avant la guerre de 1914, avait, dans une ivresse d'indépendance, quitté l'Opéra pour devenir une des vedettes des Folies-Bergère, puis le « danseur-étoile » de l'Opéra-Comique.

Que d'autres miracles ! Le music-hall, c'est aussi une cour des miracles — des miracles fascinants.

Faut-il rappeler que la Loïe Fuller attira la foule aux Folies-Bergère, et dans cette foule l'élite : le poète Stéphane Mallarmé, les écrivains Georges Rodenbach et Anatole France, le sculpteur Auguste Rodin, le peintre Eugène Carrière, jusqu'au savant abbé Moreux, entre autres, qui, tous, s'émerveillèrent. Seul, a conté Lucien Descaves, Joris-Karl Huysman, l'auteur de « La Cathédrale ». fut réticent.

Or, le music-hall évolue, bien sûr, mais sans renoncer, Dieu merci, à l'essentiel de sa fonction, je suis tenté d'écrire de sa mission : dépayser le spectateur, l'enlever dans un rythme endiablé, ne fut-ce que quelques heures, à ses préoccupations, ses soucis, ses petites et grandes misères en créant sous ses yeux l'enchantement d'une féerie aux multiples facettes dans une suite d'attractions de plus en plus rapides.



INFORMATIONS TECHNIQUES

Construction automobile : La production des usines Peugeot

En 1959, les usines Peugeot ont sorti 203,863 véhicules contre 188.714 l'année précédente et 166.521 en 1957, dont 154.729 voitures particulières contre respectivement 145.346 et 126.902. Dans ces chiffres, la production de « 403 » entre pour 136.710 unités contre respectivement 121.757 et 97.278 en 1958 et 1957.

... et de Simca

En 1959, 250.336 véhicules ont été fabriqués (dont 235.371 voitures particulières et dérivés, 6.621 camions Unic Saurer, 8.344 tracteurs agricoles Someca), par le groupe Simca, contre 221.938 véhicules en 1958, soit un accroissement de production de 11,3%.

En décembre 1959, Simca a produit 22.329 véhicules (21.189 voitures particulières, 486 camions Unic Saurer, 654 tracteurs agricoles Someca) contre une production totale de 19.462 véhicules en décembre 1958.

La France au 3ème rang pour l'exportation de voitures aux U. S. A. en 1959

Les importations de voitures étrangères aux Etats-Unis en 1959 ont atteint les chiffres records. Pour les 11 premiers mois de l'année (janvier à novembre inclus), 599,377 véhicules ont été importés aux Etats-Unis, contre 432. 113 pour les douze mois de 1958.

Pour sa part, la France a exporté en 1959, 153.822 voitures, d'une valeur globale de 127.448.000 dollars, contre 89.481 voitures en 1958.

La Grande-Bretagne, avec 193.255 voitures et l'Allemagne occidentale avec 180.669 unités, précèdent la France dans ce classement. Les chiffres respectifs de ces deux pays pour 1958 sont de 156.597 et 132.802 unités.

Lancement en juin, à Dunkerque, du plus gros tanker construit en Europe

Les Ateliers et Chantiers de France lanceront en juin le super pétrolier de 72.600 tonnes « J. Paul Getty », construit pour la Tidemar

Corporation of U. S. A.. Le « J. P. Getty » sera le plus gros tanker construit en Europe. Long de 257 mètres et large de 33 mètres, son creux sera de 18,694 m, la hauteur de la quille au château étant de 31 mètres.

Le tanker sera propulsé par des moteurs à turbine de 22.000 chevaux vapeur et sa vitesse sera de 17 nœuds. Il possèdera quatre pompes de déchargement d'un débit horaire de 1.400 mètres cubes.

Aussitôt après le lancement de ce super pétrolier, les Ateliers et Chantiers de France entreprendront la construction d'un second tanker de même type destiné au même armement.

Le parc des tracteurs agricoles français

Selon une étude réalisée par le Centre d'études et d'expérimentation du machinisme agricole, le parc de tracteurs agricoles comptait, au 1er janvier 1960, 625.000 tracteurs, dont 260.000 à moteur à explosion, et 365.000 Diesel ou semi-Diesel.

Construction d'une nouvelle locomotive Renault

La Régie Renault et la Cie des Ateliers et Forges de la Loire viennent de mettre au point un modèle de locomotive turbo-diesel, de 2.200 CV, à deux groupes moteurs, qui est actuellement aux essais et qui atteint la vitesse de 128 km/h.

Commandes de « Caravelle » par la compagnie américaine United Airlines

La Compagnie « United Airlines » vient d'annoncer l'achat de 20 avions de transport à réaction « Caravelle ». Cette commande de 65 millions de dollars constitue la première prise de position d'une compagnie américaine pour l'équipement de ses lignes de petites et moyennes distances.

Mr. Patterson, Président de l'United Airlines a déclaré à ce sujet : « Notre étude des avions à turbine pour le service moyen courrier a commencé en 1955. Nous sommes convaincus que la « Caravelle » est le seul appareil adéquat, disponible actuellement, qui satisfasse tous nos besoins. Elle possède les qualités que nous avons définies dans notre étude d'extension de nos services à réaction sur nos lignes de courtes et moyennes distances. L'excellente réputation des « Caravelle » exploitées par les compagnies européennes a été un facteur déterminant dans ce choix. »

United Airlines mettra la « Caravelle » en service régulier en 1961. Les livraisons commenceront au printemps de l'année prochaine et le dernier appareil sera reçu en décembre 1961. D'après Mr. Patterson, des facilités de paiement ne seront pas nécessaires dans le cadre de

cette commande. Les « Caravelle » de United Airlines seront fabriquées dans les usines de Sud Aviation à Toulouse.

*Inauguration de la liaison
Paris-Berlin par « Caravelle »*

La première liaison aérienne régulière avec Berlin-Ouest vient d'être inaugurée par la « Caravelle » d'Air-France. Venant de Paris, via Francfort, en 2 heures 20 minutes de vol, le bi-réacteur français s'est posé à Berlin-Tegel, secteur français de Berlin.

« Caravelle » assurera désormais un service quotidien Paris-Berlin-Paris.

*Le service d'Air-France sur la ligne
Paris-Lisbonne assuré par des « Caravelles »*

Depuis le 12 janvier, le service d'Air-France sur la ligne Paris-Lisbonne-Paris est assuré par des « Caravelles ».

A cette occasion, un vol de présentation et de démonstration a eu lieu au-dessus des environs de Lisbonne à bord de la caravelle « Alsace ».

Le service qui est tri-hebdomadaire dans les deux sens permet de relier les deux capitales en 2 h. 25 à la vitesse de croisière de 800 kms à l'heure.

Chaque appareil compte 20 places de 1ère classe et 55 de classe touriste.

*Le gaz de Lacq au service
de l'électro-métallurgie*

La découverte du gaz naturel de Lacq et l'essor de sa production ont conduit les deux producteurs français d'aluminium, la compagnie Pechiney et la Société d'Ugine, à réaliser, avec le concours d'Electricité de France, un ensemble électro-métallurgique dans le sud-ouest, qui placera à égalité les tonnages d'aluminium fournis par la région alpine et par la région pyrénéenne, augmentant ainsi la production française d'aluminium de près de 50%.

Cet ensemble comporte une centrale thermique à Artix, produisant le courant à partir du gaz naturel et deux usines d'électro-métallurgie. L'usine de Lannemezan, appartenant à la Société d'Ugine, aura, en 1961, une production annuelle de 34.000 tonnes, c'est-à-dire accrue d'environ 23.000 tonnes, et, à la même date, la nouvelle usine de Noguères, construite par Pechiney, fournira 56.000 tonnes par an.

*La production d'électricité
en France en 1959*

En 1959, la production d'électricité sur le territoire français a atteint un total de 64,55 milliards de kwh (contre 61,8 milliards en 1958).

Cette production s'est répartie comme suit : 32,55 milliards de kwh d'origine hydraulique et 32 milliards d'origine thermique (contre, respectivement, 32,2 et 29,6 milliards en 1958).

Les valeurs régionales annuelles de la productibilité hydraulique (laquelle représente la valeur des apports naturels des rivières dans le cadre de l'équipement existant) se sont établies, par rapport à la moyenne, à — 2% pour les Alpes, à + 13% pour les Pyrénées, et à + 2% pour le Massif Central. Pour la France entière, la productibilité a été égale à la moyenne contre + 7% en 1958.

Mise en service d'une caméra électronique française dans un observatoire américain

Les astronomes français ont équipé le plus récent télescope américain, celui de Link, en Californie, de la caméra électronique qu'ils ont construite en France et qui multiplie par cent la puissance du télescope.

Les résultats ont été excellents et, dès la deuxième nuit d'observation, une étude importante a été faite : le spectre du noyau de la nébuleuse d'Andromède a été observé avec suffisamment de précision pour connaître les caractères essentiels de ce noyau.

Cette nouvelle a été communiquée à l'Académie des sciences par M. André Danjon, directeur de l'observatoire de Paris. Les détails de l'expérience sont rapportés dans une note de MM. Woelker, André Lallemand et Duchesne.

Le télescope de l'observatoire de Link, qui vient tout de suite après celui du mont Palomar, a un miroir de 3 mètres de diamètre. C'est en septembre et octobre derniers que les astronomes français sont allés en Amérique pour installer la caméra électronique mise au point à l'observatoire de Paris et utilisée à Meudon pour les études solaires et à l'observatoire de Saint-Michel de Provence pour observer les nébuleuses galactiques et extra-galactiques.

Nouveauté technique française

Une série de performances est réalisée actuellement par une locomotive électrique de 6.000 CV construite en France par le Groupement comprenant le Matériel de Traction Electrique (Forges et Ateliers du Creusot-Jeumont-Matériel Electrique S/W) et Alsthom.

Cette locomotive est la première d'une série de dix sortant des Usines Schneider du Creusot, qui possède la particularité de pouvoir freiner électriquement le train en transformant l'énergie mécanique du freinage en électricité à 25.000 volts — 50 périodes renvoyée sur le réseau.

Ce système de récupération, conçu et fabriqué par « Le matériel Electrique S/W », fait appel au fonctionnement des redresseurs ignitrons

S/W équipant la locomotive, en « onduleurs » de freinage. C'est la première application au monde de cette technique sur des locomotives aussi puissantes à la vitesse de 100 km/h. Les essais actuellement en cours dans la région de Thionville, sur les lignes S. N. C. F., consistent à faire descendre en freinage électrique, sur de fortes pentes, des trains lourds de marchandises de près de 2.000 tonnes.

*Mise en eau du barrage de Roselend
en mai prochain*

Le barrage de Roselend sera mis en eau le premier mai prochain. Il pourrait ainsi atteindre son niveau maximum au cours de l'été 1961.

L'aménagement de Roselend, barrage édifié à une trentaine de kilomètres à vol d'oiseau d'Albertville et à une vingtaine de kilomètres de Bourg-Saint-Maurice, Beaufort étant la plus proche localité, constitue l'une des pièces maîtresses de l'équipement du bassin de l'Isère. Aux 280 millions de mètres cubes d'eau déjà accumulables dans le haut bassin de cette rivière (230 à Tignes et 50 à La Girotte), il ajoutera ses 200 millions de mètres cubes de réserves nouvelles. Avec ses 1200 mètres environ de chute brute et ses 50 m³/S équipés, l'usine de La Bathie, à 10 kilomètres au sud-est d'Albertville, sera la plus puissante usine hydraulique de France. Cette usine produira annuellement environ un milliard de kilowatts-heure.

Outre le réservoir de Roselend, est édifié un réservoir secondaire ; celui de La Chapelle Saint-Guérin.

*Les travaux de percement
du tunnel sous le Mont-Blanc*

Depuis le 15 avril 1959, date du démarrage des travaux de construction du tunnel sous le Mont Blanc côté français, 540 mètres de souterrain ont été creusés.

La première tâche des entreprises appelées à réaliser ce prestigieux ouvrage fut de construire une route d'accès longue de 2.300 mètres, qui devait permettre d'atteindre la cote 1274 correspondant à l'entrée du tunnel. Ce travail représentait 30.000 m³ de déblais. Il fallut, à cette cote, dérocter jusqu'à la tête du tunnel et aménager la plate-forme destinée aux installations de chantier, ce qui entraîna le déplacement de 80.000 m³ de rocher.

Il importait que tout fût prêt avant les premières chutes de neige. Dès que le terrassement de la plate-forme fut suffisamment avancé, on s'attaqua au percement de la galerie dite « de visée », longue de 200 mètres environ, et destinée à faciliter les opérations de pilotage. Cette galerie de section réduite rejoint le tunnel à la fin de la courbe d'entrée.

Un peu plus tard, on commença également le déroctage du souterrain principal en galerie de base de section réduite. L'élargissement

de cette section fut entrepris à partir du 5 septembre lorsqu'on put disposer du « jumbo » spécialement construit pour la circonstance. Cet engin automoteur sur rail comporte trois étages. Il est équipé de 15 marteaux de 51 kg., montés sur glissières télescopiques, forant des trous de 44 mm de diamètre, et de 4,20 mètres de longueur. Un marteau spécial permet la perforation du « trou de bouchon » dont le diamètre atteint 203 mm.

L'explosif employé est de la gomme B. A. M. La mise à feu des quelque 120 trous de mines que comporte la volée se fait électriquement et les amorces employées sont antitelluriques, afin d'offrir une meilleure sécurité en cas d'orage.

L'avancement des travaux peut se résumer ainsi :

- 15 septembre 1959 : 45 mètres ;
- 15 octobre 1959 : 154 mètres ;
- 15 novembre 1959 : 240 mètres ;
- 15 décembre 1959 : 330 mètres ;
- 15 janvier 1960 : 480 mètres.

Le tunnel du Mont Blanc mesurera 11.600 mètres au total. La part de travaux actuellement réservée aux entreprises françaises comporte le percement et le revêtement d'une longueur de 4.850 mètres. Eventuellement, cette distance pourra être portée par la suite à 5.800 mètres. Dans ce cas, les travaux devraient être achevés le 15 février 1962.

Les touristes étrangers dans le département de la Seine en 1959

Le nombre des touristes étrangers qui ont fréquenté le Département de la Seine, au cours de l'année 1959, est en augmentation de 23,4% par rapport à 1958 avec 1.693.153 visiteurs contre 1.372.355.

Les Etats-Unis viennent en tête avec 385.021 touristes (+ 21,3% d'augmentation par rapport à 1958). Ils sont suivis par la Grande-Bretagne, 235.121 (+ 29,5%), l'Allemagne, 205.545 (+ 38,1%), la Belgique 154.786 (+ 44,8%), l'Italie, 127.704 (+ 20,8%), les Pays-Bas 88.465, l'Espagne 81.681, la Suisse, 76.730, le Canada 30.378, la Suède, 28.809, le Portugal 20.331, le Danemark 18.251, l'Autriche 18.047, la Norvège 8.800, le Brésil 8.497, l'Argentine 8.305, le Luxembourg 7.578, etc...

INFORMATIONS CULTURELLES

Les lauréats de la Société des Poètes français

Le « Grand Prix de la Société des Poètes français » a été attribué à un poète de 84 ans, Fernand Dauphin.

Né à Nancy en 1876, Fernand Dauphin a publié 5 recueils de vers dont le dernier s'intitule « Cantique de ma vie ». Sa poésie, d'une inspiration très classique, lui a valu déjà le « Prix Moréas » et le « Prix de la Maison de la poésie ».

Le « Prix Desbordes-Valmore », réservé à une poétesse, échoit cette année à Mme Germaine Gillet-Dauphin, née à Sidi-bel-Abbès, auteur de « Krishna, mon lotus bleu », et de « Jusqu'au silence ».

Le « Prix des Amitiés françaises », destiné à un poète « Ami des lettres françaises », a été attribué à un hollandais, M. Victor Van Vriesland, pour son recueil poétique écrit en français « Le vent se couche ».

T'Serstevens et Jean Bassan, lauréats du « Prix de la Société des gens de lettres »

Le jury de la Société des gens de lettres a décerné ses deux grands prix annuels d'une valeur de 1.000 N. F. chacun.

Le premier a été attribué à T'Serstevens pour l'ensemble de son œuvre, le second à Jean Bassan pour son dernier livre « Les Distractions ».

L'œuvre de T'Serstevens comprend principalement des livres de voyages. A vingt ans, l'auteur du « Vagabond sentimental » entreprenait son premier grand voyage vers l'Égypte et le Moyen-Orient. Il n'a guère cessé de voyager depuis. Parmi ses livres les plus connus, citons « L'Or du Cristobal », « Tahiti et sa couronne », « Le Nouvel itinéraire espagnol ».

Le second lauréat, Jean Bassan, est né à Marseille en 1911. Il avait déjà obtenu le « Prix des Libraires » en 1957 pour son roman « Nul ne s'évade ». Son dernier livre « Les Distractions », sera bientôt porté à l'écran par le jeune metteur en scène Jacques Dupont.

Les lauréats des « Prix Fénéon »

Le jury de la Fondation Fénéon a désigné ses lauréats pour cette année. Ce sont :

— Pour la littérature : Suzanne Martin, pour son roman « Rue des Vivants » ; Yves Velan, auteur de « Je ... », un roman également et Dominique Daguet, pour son recueil de poèmes non encore édité ;

— Pour la peinture : Christian Lemesle (non-figuratif), Michel Be-poix, couronné pour un tableau représentant un cimetière provençal, et Michel Bouchery.

*M. Daniel Halévy, lauréat
du grand prix littéraire de la Ville de Paris*

Le Grand Prix littéraire de la Ville de Paris (4.000 NF) a été attribué au philosophe et historien Daniel Halévy.

Membre de l'Académie des sciences morales et politiques, Daniel Halévy est l'auteur de nombreux ouvrages, notamment : « La Fin des notables », « La République des ducs », « Essai sur le monde ouvrier », « Pays parisiens ».

Le « Prix des Deux-Magots » à Bernard G. Landry

Le « Prix des Deux-Magots », d'une valeur de 1.000 NF, décerné chaque année par un jury d'écrivains et de journalistes, a été attribué à Bernard-G. Landry, pour son premier roman : « Aide-mémoire pour Cécile ». Agé de 33 ans, l'auteur est actuellement chef d'un laboratoire de micro-films.

*Cinq savants français nommés membres
de l'Académie des sciences de l'U. R. S. S.*

Le diplôme de membre titulaire de l'Académie des sciences de l'U. R. S. S. a été décerné à cinq savants français ; ce sont : le duc de Broglie, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, le professeur André Mazon, membre de l'Institut et grand slavisant, le physicien Louil Neel, de l'Université de Grenoble, l'orientaliste Louis Massignon, membre de l'Institut, et le célèbre mathématicien Jacques Hadamar, membre de l'Institut.

*Aimé Césaire, lauréat
du « prix René-Laporte »*

Destiné à couronner une œuvre poétique de langue française parue au cours des cinq dernières années, le « Prix René-Laporte » a été attribué à Aimé Césaire pour son recueil de poèmes « Ferments ».

Succès des cinéastes et des acteurs français en Allemagne

La critique allemande a décerné le « Prix du meilleur film étranger » au film « Les Cousins », film français de Claude Chabrol. En outre,

Marcel Camus a été désigné comme le meilleur metteur en scène de l'année pour « Orféu Negro ».

Les prix des meilleurs interprètes sont revenus à Jean Gabin, dans « Le Clochard » et « Les grandes familles » ; Simone Signoret dans « Room at the top », et Jean-Claude Brialy (catégorie « jeune génération ») dans les Cousins ».

Les cours de vacances de l'Ecole du Louvre

Au Musée du Louvre, l'Ecole du Louvre se propose d'organiser, cette année encore, un cours de vacances qui aura lieu tous les jours, du 2 au 30 juillet.

Les conférences réservées à l'Histoire de l'art du Moyen Age français alterneront avec celles qui seront consacrées à l'Impressionnisme, puis à la Peinture Française du début du XXème siècle.

Les premières permettront de comprendre et de suivre la formation et le développement de l'art monumental du Moyen Age. Elles seront illustrées par des visites du Département des Sculptures du Louvre, et du Musée des Monuments Français qui présente la plus remarquable synthèse des grandes œuvres médiévales. Enfin, au Musée de Cluny, des meubles et des tapisseries, des objets luxueux ou modestes évoqueront le décor de la vie seigneuriale ou bourgeoise.

De même, quelques-unes des plus célèbres églises gothiques de Paris feront l'objet d'une visite détaillée.

L'importance de l'Impressionnisme est aujourd'hui partout reconnue et la connaissance de ce mouvement est indispensable à la compréhension de la peinture d'aujourd'hui. L'étude en sera d'autant plus attrayante que les toiles les plus célèbres de cette Ecole sont maintenant présentées avec éclat dans un Musée qui leur est voué, la Galerie du Jeu de Paume, où les principes de la Muséologie moderne ont trouvé leur plus heureuse application.

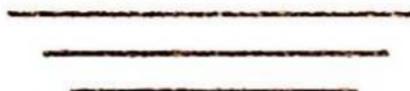
Le Musée d'Art Moderne où sont exposées certaines des œuvres représentatives de l'art de ce demi-siècle, accueillera ensuite les étudiants.

L'Accueil familial des jeunes étrangers

L'Accueil familial des jeunes étrangers a inauguré ses nouveaux locaux, 23, rue du Cherche-Midi à Paris. Cet organisme a été fondé en 1948 pour faciliter les échanges internationaux à caractère culturel.

L'organisation, en fait, permet surtout aux jeunes filles de toutes nationalités de trouver en France une famille présentant toutes les garanties nécessaires, qui les reçoit pour leur permettre d'acquérir la connaissance de la langue et des coutumes françaises.

L'Accueil familial à Paris comme en province garantit des conditions de placement satisfaisantes, conseille les jeunes étrangères dans leurs études. Plus de dix mille d'entre elles, venant de vingt-quatre pays différents, ont été ainsi reçues en France depuis une douzaine d'années.



LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAÏTI

BIBLIOGRAPHIE HAÏTIENNE POUR 1959

par Max Bissainthe

- ALEXIS, Jacques Stéphen, — L'Espace d'un cillement ; roman. Paris, Gallimard, 1959. 346 p.
- ANTOINE, Charles, — Quelques considérations sur le milieu rural : A. Deseaux. Une expérience de développement communautaire dans la Vallée de l'Artibonite. Port-au-Prince, Imp. N. A. Théodore, 1959. 59 p. 19 x 13.
- BRIERRE, Jean F., — Images d'Or, poèmes pour 7 enfants, avec 6 dessins originaux sur lino exécutés par Jean-Claude (9 ans) et Fédi (11 ans) Port-au-Prince, 1959. 29 p.
- BULLETIN DE L'ASSOCIATION HAÏTIENNE. — No Spécial. Volume 10. Port-au-Prince, Imp. de l'Etat, 1959. 409 p.
- BULLETIN DU BUREAU D'ETHNOLOGIE, — Série 3. Nos 17-18-19. Port-au-Prince, Imp. de l'Etat, 1959. 74 p.
- BULLETIN TRIMESTRIEL DE STATISTIQUE, — Publication de l'Institut Haïtien de Statistique. No. 28, Mars 1958. Port-au-Prince 1959. 153 p. miméog.
L'Institut dépend maintenant du Dépt. de la Coordination et de l'Information. Le premier numéro de ce bulletin date de juillet 1951.
- CARRIE, François Eugène, — Fidel Castro. Les principes démocratiques et la crise Caraïbienne. Port-au-Prince, 1959. 8 p. 18 x 13.
- CARRIE, François Eugène, — Les Elections au 1er degré et les Sénateurs constituants de 1932. Port-au-Prince, Cohen, 1959. 16 p.
- CELESTIN, Clément, — Compilations pour l'Histoire. Tome 2. Port-au-Prince, Imp. N. A. Théodore, 1959. 376 p. illus.
- CELESTIN, Clément, — Compilations pour l'Histoire. Tome 3. Port-au-Prince, Théodore, 1959. 461 p. illus.

- COMHAIRE, Sylvain, Suzanne et Jean, — A Bibliography with book Reviews by... ; Bibliographie avec Recensions de M. Cohen, G. Gouggenhein, C. G. Woodson, etc...
Madison, New Jersey, 1959, non pag.
Communiqué par le Centre d'Etudes d'outremer, Ecole libre des Hautes Etudes (French University of New-York.)
- CONJUNCTION, — Revue de l'Institut Français d'Haïti.
No. 75. Janvier-Mars 1959. Port-au-Prince. Imp. Deschamps,, 66 p.
No. 76. Avril-Juin 1959. Port-au-Prince, Imp. Deschamps, 85 p.
Nos. 77-78. Août-Novembre 1959. Port-au-Prince, Imp. Deschamps, 103 p.
- CONSTANT, Victor Nevers, — Tout pour une nouvelle Haïti sous l'égide du Duvaliérisme intégral — Démarches d'un parlementaire. Tome 1 (Octobre 1957 — Septembre 1958) Port-au-Prince, Imp. de l'Etat, 1959. 51 p. 19 x 13.
- DEBIEN, Gabriel, — Un Colon sur sa plantation. (publications de la Section d'Histoire No. 1. Dakar 1959. Université de Dakar. Faculté des Lettres et Sciences Humaines) 185 p.
Il s'agit du colon Gaspard Alexis de La Barre.
- DEFAY, Louis, — Jean XXIII, 1er du nom (17 Mai 1410-27 mai 1415), Pape authentique. Port-au-Prince, Imp. de l'Etat. 1959, 29 p.
- DEYOUNG, Maurice, — Class parameters in Haitian Society. (Journal of Inter-American Studies. October 1959. School of Inter-American Studies. University of Florida. Gaines-ville. p. 449-458.
- DUC, Gérard, — Agoué ou le dieu caraïbe ; un poème par ...
Port-au-Prince, Déc. 1959. 27 p. illus.
- EDUCATION, — Revue Mensuelle du Centre de Documentation et d'Entraînement Pédagogiques. Département de l'Education Nationale. Fondée au début de l'année 1959. Grand format livret. illus. miméog. Le No. 3 date d'Avril 1959. (p. 42-65) ; le No. 4, de Mai 1959 (p. 66-85) ; le No. 1 du vol. 2, d'octobre 1959 18 p. le No. 2 du vol. 2 de Novembre 1959.
- FEMME REGENEREE, — Organe de défense des droits de la femme. Journal hebdomadaire fondé au début de 1959 par Narénia M. François. Format journal moyen. Le No. 9 date des 28 fév. et 1er Mars 1959.
- FOWLIE, Wallace, — Letter from Haiti (Poetry. Vol. 94, No. 6, Sept. 1959. p. 398-404).

Collaborateur de cette revue de Poésie Américaine, Wallace Fowle, citoyen Américain, est aujourd'hui Professeur de français au Bennington College, à Bennington (Vermont). Cette étude concerne quelques poètes vivants (Roumer, Morisseau Leroy, Brierre, Magloire St-Aude).

GAILLARD, Niniche, — Recettes Simples de cuisine Haïtienne et Conseils utiles de ménage. — Port-au-Prince, « LA Phalange », 1959. 398 p.

GONZALES, Pierre, — Code de Procédure Civile ; annoté par... La Roche sur-yon, Imp. Centrale de l'Ouest, 1959, XI, 373 p.
The author is a Haytian lawyer.

HAITI-AFFAIRES ETRANGERES, — Le cas d'Haïti. El caso de Haiti. Port-au-Prince, Imp. de l'Etat, Août 1959. 63 p.

HAITI-AFFAIRES ETRANGERES, — Recueil des traités de la République d'Haïti. Tome troisième 1922-1930. Port-au-Prince, Imp. de l'Etat 1959, 839 p.

HAITI-AGRICULTURE, RESSOURCES NATURELLES ET DEVELOPPEMENT RURAL, — Identification des plantes d'Haïti par leurs noms créoles, par le Département de Botanique. Port-au-Prince, 1959. 24 p. miméog.

C'est ici la 2ème édition. La première avait paru, sous forme de Bulletin du Service Technique d'Agriculture (No. 18) en 1930. Le Département de Botanique était alors représenté par H. D. Barker, William S. Dardeau, A. Gomez, Frédéric Kébreau, A. Sévère et Jane G. Sylvain.

HAITI-AGRICULTURE, RESSOURCES NATURELLES ET DEVELOPPEMENT RURAL, — La Forêt et Nous... Port-au-Prince, Mai 1959. 19 p. miméog. illus.

En surtitre : « Campagne Nationale de déboisement ».

Pub. par ce Département et l'USOM (United States Operation Missions). Couverture dessinée et imprimée par le Centre Producteur de mediums de communication de L'USOM.

HAITI-AGRICULTURE, RESSOURCES NATURELLES ET DEVELOPPEMENT RURAL, — Le Ricin en Haïti ; variété indigène. 415... Rapport No. 3 : Projet « Ferme de Damien » SACT-DGA. Révisé 1959. Port-au-Prince. 1959, 30 p. miméog. illus.

HAITI-AGRICULTURE, RESSOURCES NATURELLES ET DEVELOPPEMENT RURAL, — Le Ricin en Haïti. Rapport No. 3. Le Projet « Ferme de Damien » SACT-DGA. Port-au-Prince, 1959. 18 p. miméog. illus.

- HAITI-AGRICULTURE, RESSOURCES NATIONALES ET DEVELOPEMENT RURAL**, — Plantation d'arbres. La mise en place des plantules dans les poquets est une opération simple et facile, mais revêt une importance capitale. Port-au-Prince, Mai 1959. 8 p. miméog. illus.
- Pub. par la DGA (Direction Générale de l'Agriculture et le SACT. Ces mêmes services ont publié au cours de l'année 1959 plusieurs feuillets agricoles de vulgarisation, sous la rubrique « POTE-COLE » Feuilleton Agricole : Lutte contre les rats (No. 7) Insectes de la tomate No, 6, etc...
- HAITI-AGRICULTURE, RESSOURCES NATURELLES ET DEVELOPEMENT RURAL**, — Rapport annuel. 1958-1959. Port-au-Prince 1959 43. p. miméog.
- HAITI-COMMERCE ET INDUSTRIE**, — Contribution à l'alphabétisation. Plaquette-Souvenir éditée par la Secrétairerie d'Etat du Commerce et de l'Industrie, à l'occasion de l'émission de figurines postales dénommées : Timbre de la contribution à l'Alphabétisation Port-au-Prince. Imp. de l'Etat. 1959. 29 p.
- HAITI-COORDINATION ET INFORMATION**, — Bulletin. V. 1, No. 1, du 3 Juillet 1959. 12 p.
Plusieurs Numéros parus au cours de l'année.
- HAITI-COORDINATION ET INFORMATION**, — Rapport de la Commission d'enquête sur les dépossessions des Paysans de la Vallée de l'Artibonite. Port-au-Prince, Imp. de l'Etat, 1959. 45 p. 19 x 13.
- HAITI-COORDINATION ET INFORMATION**, — Institut Haïtien de Statistique. Recensement Général. Août 1950. Démographie. Economie-Famille et Habitation. Volume V. Département du Sud. Tome 1. Démographie-Economie. Port-au-Prince 1959, 553 p. 24 x 18.
Ce volume est le 7ème publié ; l'important travail de recensement fut achevé en Août 1950.
- HAITI-COORDINATION ET INFORMATION**, — The objectives of the Duvalier administration ; a review of the Financial mess inherited by President Duvalier ; and his appeal to the Haytian People to make the necessary sacrifices to assist National recovery. Port-au-Prince, Imp. de l'Etat, 1959. 12 p. 19 x 13.
- HAITI-FINANCES**, — Budget Général de l'Exercice 1959-1960. Décembre 1959-Septembre 1960 (No. Extraordinaire de « Le Moniteur », Journal Officiel de la République d'Haïti, 114ème année. No. 124. Lundi 30 Novembre 1959. 243 p.

L'Exercice budgétaire commence en général le 1er Octobre de chaque année, mais, pour octobre et Novembre 1959, le budget correspondant de l'exercice précédent avait été prorogé par mesure gouvernementale. On est prié de noter que le budget du Département de l'Agriculture, Ressources Naturelles et Développement Rural a été reproduit, probablement pour cause d'erreur, dans le No. 126 du Journal Officiel.

HAITI-FINANCES-ADMINISTRATION GENERALE DES CONTRIBUTIONS, — Code du Contribuable. Supplément pour l'année 1955. Port-au-Prince, Imp. de l'Etat, 1959.

HAITI ; FLORE MEDICINALE, — Manuel pratique par les Pères Missionnaires du T. S. Rédempteur, Monastère de Saint-Gérard. Port-au-Prince, 1943. 61, 4 p. miméog.

Cette publication ne fut faite qu'en Décembre 1958, mais non mise dans le commerce, par les soins de l'USOM (Point IV) avec des dessins réalisés au même service ; cette nouvelle édition de 1959 — si on peut l'appeler édition — n'est qu'un nouveau tirage miméog. réalisé par le Départ. de l'Agriculture (Damien).

HAITI-JUSTICE, — Bulletin des lois et actes. 1er Janvier — 31 Décembre 1950. Edition Officielle. Port-au-Prince, Imp. de l'Etat (1959) 935 p. 21 x 14.

INFORMATIONS TECHNIQUES ET COMMERCIALES (LES), — Journal bi-mensuel. Directeurs : Berthony Vieux et Julien Lauture. Journal fondé à Port-au-Prince le Dimanche 15 Mars 1959. A paru régulièrement au cours de l'année 1959. Format moyen journal.

LABONTE, Roger, — Notre caisse populaire ; coopérative d'épargne et de prêts ; préface du Rév. Père Jean Parisot. Port-au-Prince, « La Phalange » 1959, 212 p.

LAMBI. - Bu, — Bulletin hebdomadaire Français-Créole. Organe des Ruraux authentiques. Directeur-Administrateur : Vianney Denerville le a, No. 4, du samedi 14 Mars 1959. Format moyen journal. illus. permanente : une pintade posée sur un Lambi.

LAMY, Amilcar, — Filiation naturelle (pour une mise à jour, Février 1959) I-Décret du 27 Janvier 1959 mettant fin à toute inégalité entre la condition juridique des enfants naturels et celle des enfants légitimes. II — Textes du code abrogés par le décret ci-contre... Port-au-Prince, 1959, gde feuille.

LAURENT, Gérard Mentor, — Documentation Historique pour nos Etudiants. Port-au-Prince « La Phalange » 1959, 299 p.

- LEON, Dr. Rulx, — *Phytothérapie Haïtienne*. Port-au-Prince, Imp. de l'Etat, 1959. 79 p.
- LIAISON, — *Bulletin des Petits Séminaristes de Saint Martial*. Pâques 1959. Port-au-Prince, 1959. 8 p. illus.
- LUBIN, Maurice A., — *Quelques aspects de l'Economie Haïtienne* (*Journal of Inter-American Studies*. October 1959. School of Inter-American Studies. University of Florida. Gainesville p. 425-447).
- LUBIN, Maurice A., — *Quelques thèmes Haïtiens de poésie...* Port-au-Prince, Août 1959. 35 p. miméog.
- MAGLOIRE, Hébert, — *L'âme du Nègre et l'humanisme chrétien*. Editions Les Presses Artibonitiennes, 1959, 12 p. 19 x 13.
- MANIGAT, Leslie François, — *La Révolution de 1843 ; essai d'analyse historique d'une conjoncture de crise*. Port-au-Prince, Edition de « Le Normalien » 1959. p. miméog.
- MARS, Price, — *De Saint-Domingue à Haïti ; essai sur la Culture, les Arts et la Littérature*. Paris, Présence Africaine, 1959. 170 p.
- MEHU, Raphaël H. — *L'Origine des Indiens de l'Amérique*. Cap-Haïtien, Imp. du Collège Jn-Jacques Dessalines, 1959. 107 p.
- MINUTY, Julien V. — *Le Miracle Nègre*. Port-au-Prince, 1959, 198 p. Au-dessus du titre : « Nègre ou noir ?... » Recueil de poèmes.
- MIRVILLE, Solon, — *L'Ecole primaire et la lutte contre l'analphabétisme en Haïti (Etude statistique)* Port-au-Prince, « La Phalange », 1959. 58 p. 19 x 13.
- MORAL, Paul, — *L'Economie Haïtienne* ; publié sous les auspices de la Cour Supérieure des Comptes. Port-au-Prince, Imp. de l'Etat, 1959. 190 p. illus. (The Author was a French member of the « Institut Français d'Haïti » and graduated at the Sorbonne (Paris)).
- MORPEAU, Hélène, — *Alma ; recueil de poésies ; présentation par le R. P. F. Ducaud Bourget ; interprétation en Espagnol de Pierre Moravia Morpeau*, Port-au-Prince, « La Phalange, 1959, 55 p. illus.
- NOUVELLES SEMAILLES, — *Journal Communautaire de la Croix-des-Missions*. Fondé en Avril 1959, à la Croix-des-Missions. (Banlieue de Port-au-Prince). Miméog. illustré. Un Comité de rédaction de 7 membres dirige le Journal. Mensuel.
- NUEVOS RUMBOS, — *Revista Panamena* Director : Jacobo G. Maria Panama, Rép. de Panama. Edicion Especial dedicada à la Hermana Republica de Haïti. Panama, 1959. 40 p. illus.

Nombreuses illus. sur tous les aspects du problème haïtien. Photo D. sur couv. reprod. en esp. de l'art. B.

PAPAILLER, R. Père Hubert, — Le Bicolore, symbole de l'Unité Nationale ; Sermon prononcé par le... en l'Eglise Paroissiale de l'Archaise le 18 Mai 1947. Port-au-Prince. (Imp. de l'Etat) 1959, 8 p. Pub. du Dépt. de la Coordination et de l'Information (Service d'information et de documentation).

PAPAILLER, Rév. Père Hubert, — Les Laboureurs de la mer. Canada, 1959. 143 p. illus.

PIERRE-LOUIS, Joseph, — Pied de femmes ; roman. Port-au-Prince, Imp. Edg. Cohen, 1959. 84 p. 19 x 13.

PIERRE-LOUIS, Ulysse, — Esquisses Littéraires et critiques. Port-au-Prince Imp. de l'Etat. 1959. 168 p.

PIERRE-NOEL, Arsène, V., — Les plantes et les légumes d'Haïti qui guérissent.

Mille et une recettes pratiques. Port-au-Prince, Imp. de l'Etat, 1959. 344 p.

Couv. illus. réalisée par l'Artiste Vergniaud Pierre-Noël, frère de l'aut. notes de T. C. Brutus .L'aut. s'est renseigné partout dans le pays au cours de nombreuses années.

PINCHINAT, R. Père P., — Ti Catéchis créole. Port-au-Prince, Imp. Deschamps, 1959. 36 p.,

PORT-AU-PRINCE TIMES, — Journal hebdomadaire, de langue anglaise, fondé à Port-au-Prince le Dimanche 14 Juin 1959. Format moyen journal.

REVUE DE L'ASSOCIATION DES INGENIEURS ET ARCHITECTES HAITIENS, — Vol. 2, No. 1. Août 1959. Port-au-Prince, Imp. N. A. Théodore, 1959. 66 p.

REVUE DE L'ASSOCIATION NATIONALE DES AGRONOMES HAITIENS, — No. 1, Avril 1959. Port-au-Prince, Imp. H. Deschamps. 46 p. illus.

REVUE DU TRAVAIL, — Publication du Département du Travail et du Bien-être Social. Lucien Bélizaire, Secrétaire d'Etat, 1er Mai 1959. Port-au-Prince, Imp. de l'Etat, 1959. 200 p. illus.

Le 1er Numéro de cette importante Revue « Annuelle » date du 1er Mai 1951. Le présent numéro est le 8ème paru, aucune publication n'ayant été faite en 1957.

- ROMAIN, Jean Baptiste. — Quelques mœurs et coutumes des paysans haïtiens ; travaux pratiques d'Ethnographie sur la région de Milot à l'usage des Etudiants. Port-au-Prince, Imp. de l'Etat, 1959. XII, 264 p.
The Author is « Docteur ès-lettres (Sorbonne).
- SCHARON, Faine, — Toussaint Louverture et la révolution de Saint-Domingue. Tome second. Port-au-Prince, Imp. de l'Etat, 1959.
Tome 1, paru à Port-au-Prince, même imp. en 1957.
- SCOUT, — Organe Officiel de l'Association Nationale des Scouts d'Haïti 3ème a No. 11-12 — Août-Septembre. 1959. illus.
- SERVICE COOPERATIF HAITIANO-AMERICAIN D'EDUCATION RURALE, — Les Nombres à la Ferme. Port-au-Prince. 1959.
Livre du Maître 26 p.
Livre de l'Elève 25 p.
- SERVICE COOPERATIF HAITIANO-AMERICAIN D'EDUCATION RURALE, — Leçon bien préparée, Enseignement bien dispensé. Port-au-Prince, Février 1959. Près de 40 pages miméog.
- SERVICE COOPERATIF INTER-AMERICAIN SANTE PUBLIQUE, — Instructions permanentes des Auxiliaires hygiénistes travaillant en milieu rural. Port-au-Prince, Oct. 1959, 22 p.
Le Service est aussi appelé « Poté Colé ».
- SYLVAIN, Georges, — Dix années de lutte pour la liberté 1915-1925. Port-au-Prince. Imp. H. Deschamps 1959. 2 vol. illus.
- TARDIEU DUQUELLA, Frédéric, — La République d'Haïti et la République du Vénézuéla. Port-au-Prince, Imp. Serge Bissainthe, 1959. 30 p. 19 x 13.
- THELEMAQUE, Lévi-Edm., — A propos de géométrie. Avec le Postulatum d'Euclide démontré. Port-au-Prince, 1959. 7 p. miméog. illus.
- WILLIAMS Yarborough Lavinia, — Haïti dance, U. S. A. 1959. illus.
L'auteur, Américaine, dirige en Haïti une école de danse pour enfants et adultes.

Les Livres

LES LABOUREURS DE LA MER

par le R. P. Hubert PAPAILLER

(Imprimé au Canada — 143 p.)

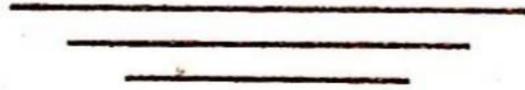
Dans la substantielle préface qu'il a consacrée à cet ouvrage, S. E. le Docteur François Duvalier, Président de la République, le définit ainsi : « une chronique vécue des relations quotidiennes des « coupeurs de pite » et de l'entrepreneur étranger ». Et plus loin, il ajoute que ce livre « a l'allure d'un journal où l'écrivain laisse parler son cœur. » On ne saurait mieux caractériser l'essentiel de cet essai.

Le Révérend Père Papailleur a tracé dans « Les laboureurs de la mer » un tableau exact et émouvant de la misère des travailleurs agricoles dans les grandes fermes de sisal du Nord-Est d'Haïti. La précarité de l'emploi aggrave l'insuffisance des salaires, l'arbitraire et l'arrogance des cadres subalternes rendent plus pénible un labeur qui n'est déjà que trop dur par lui-même. Illettrés pour la plupart, ces journaliers deviennent trop souvent la proie de sorciers avides ou d'hommes de loi sans scrupules. Leur situation n'est pas cependant sans espoir. C'est d'eux-mêmes que pourra venir le salut, s'ils savent reconnaître parmi leurs frères ceux dont l'intelligence, le dynamisme et le dévouement pourront les aider à conquérir peu à peu une condition meilleure. Alcibiade, l'un des principaux héros du récit, est une belle figure de leader paysan. Honnête et désintéressé il exerce un grand ascendant sur ses camarades, sait discipliner leurs velléités de révolte et les conduit enfin à une première victoire dont on peut espérer qu'elle sera suivie de quelques autres. Épuisé par la lutte et les privations il mourra avant de pouvoir jouir de son succès, mais l'auteur nous laisse sentir que son sacrifice n'aura pas été inutile.

Si le R. P. Papailleur approuve sans réserve les justes revendications appuyées sur l'action la plus énergique qui ne recule pas, quand il le faut, devant la grève, il va de soi qu'il ne préconise pas la lutte des classes ; son livre reste pénétré d'esprit chrétien et c'est en fin

de compte la charité qui demeure pour lui le grand moteur du progrès social. Le dernier chapitre se termine par l'évocation de la « symphonie des classes réconciliées ».

L'auteur n'a pas voulu que cette œuvre grave risque de rebuter le lecteur moyen. Grâce aux prestiges d'un style imagé et souvent poétique, à de brèves et saisissantes évocations des paysages typiques de cette région de Fort-Liberté qui ne ressemble à aucune autre, et aussi parfois à l'aide d'une discrète affabulation romanesque, il a su en rendre la lecture particulièrement attrayante.



CHRONIQUE

CONFÉRENCES A L'INSTITUT FRANÇAIS D'HAÏTI

Premier cycle des « Mardis » de l'Institut Français

- 10 Novembre 1959 : M. Bailly — Industriel.
« L'industrie pharmaceutique française ».
- 1 Décembre 1959 : M. Jean-Baptiste Romain, doyen de la Faculté d'Ethnologie.
« L'homme haïtien, son origine ethnique, sa psychologie ».
- 22 Décembre 1959 : M. Bernard Foubert, Professeur à l'Institut Français : « Paris médiéval ou les Clefs du Royaume ».

Deuxième cycle des « Mardis » de l'Institut Français

- 16 Février 1960 : M. Gérard Loiseau, Directeur des Affaires Internationales au Ministère des Affaires Etrangères.
« Les responsabilités des Nations Unies vis-à-vis de l'homme et dans l'émancipation des peuples. »
- 22 Mars 1960 : M. Léonce Bonnefil, Professeur à l'École Nationale d'Agriculture :
« Les oiseaux d'Haïti ».
- 29 Mars 1960 : Docteur Roger Vill, chef de la section de Protection Materno-infantile au Bien-Etre Social.
« Du conflit sociologique entre la vie moderne et le christianisme. »
- 5 Avril 1960 : Docteur Antoine Laporte, Médecin des Hôpitaux de Paris : « De la fatigue ».
- 12 Avril 1960 : M. Laurore Saint-Just, Directeur des Archives Nationales : « Haïti, berceau du Panaméricanisme. »

19 Avril 1960 : Docteur François Lhermitte, Professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris : « Le rapport entre la pensée et le langage. »

BANDES DOCUMENTAIRES

A l'issue de ces conférences les films suivants ont été projetés :

10 Novembre 1959 : André Malraux.

1 Décembre 1959 : Mars et Neptune.

22 Décembre 1959 : Bernard Buffet.

16 Février 1960 : Ouvriers du Rêve.

22 Mars 1960 : Itinéraire Français.

29 Mars 1960 : Saint-Lucien.

5 Avril 1960 : Alerte en montagne.

12 Avril 1960 : Au jardin de la France.

19 Avril 1960 : La Laparoscopie. (Ce film médical a été présenté et commenté par son auteur, le Docteur Marcel Cachin, Professeur Agrégé à la Faculté de Médecine de Paris.)

AUTRES CONFERENCES

A PORT-AU-PRINCE

Sollicité par l'Association des Etudiants haïtiens, M. Bernard Foubert, Professeur à l'Institut Français, a prononcé le 20 février 1960 à l'auditorium du Lycée de jeunes filles, une conférence intitulée : « *Un destin, Robespierre.* »

LE 1er AVRIL 1960

M. Frédéric Martin, Conseiller Culturel près l'Ambassade de France, Directeur de l'Institut Français, invité par la Société Nationale d'Art Dramatique, a traité le sujet suivant : « *Electre* » de Jean Giraudoux.

CONFERENCES EN PROVINCE

Au début d'avril MM. Robert Cornet et Adrien Martin, Professeurs à l'Institut Français se sont rendus aux Cayes, sur l'invitation du Club Juvénia. Le premier a fait une Conférence sur l'« Exploration sous-marine » (2 avril) et son collègue a parlé des « jeux du langage et du hasard » (3 avril). A l'issue de sa causerie M. Cornet a présenté le film « Mars et Neptune ».

SEANCE DE CINEMA DU SERVICE
D'INFORMATION ET DE PRESSE
DE L'AMBASSADE DE FRANCE

Le 16 décembre 1959, le Service d'Information et de Presse de l'Ambassade de France a présenté à l'Auditorium de l'Institut plusieurs bandes d'« Actualités Françaises » et « Le Grand Oeuvre », un film qui donne un aperçu varié des récentes réalisations de la technique française.

Exposition

A partir du 16 février 1960 l'Institut Français a présenté une Exposition consacrée aux livres et au matériel éducatifs destinés aux écoles maternelles et à l'enseignement primaire élémentaire.

SEJOUR DE LA COMPAGNIE
JEAN GOSSELIN

La Compagnie Jean Gosselin est arrivée à Port-au-Prince le 29 février 1960 pour y donner sa huitième saison théâtrale.

Au cours d'une conférence de presse donnée à l'Institut Français, M. Gosselin présenta le programme de la saison qui comportait les spectacles suivants donnés au Théâtre Rex de Port-au-Prince entre le 4 et le 23 mars :

André Roussin : « *Lorsque l'enfant paraît.* »

Edmond Rostand : « *Cyrano de Bergerac.* »

Jean Paul Sartre : « *Huis-clos.* »

Racine : « *Andromaque.* »

Claude Magnier : « *Monsieur Mazure.* »

Molière : « *Le Misanthrope.* »

« *Cour d'Amour à la Française.* »

Deux représentations scolaires furent également données à l'Institut Français sous le patronage du Ministère de l'Education Nationale :

« *Cyrano de Bergerac* », le 17 mars et « *Andromaque* », le 22 mars.

Enfin, le 22 mars, la Compagnie offrait une représentation gratuite d'« *Andromaque* » au Théâtre de Verdure.

M. Gosselin et ses camarades se sont également rendus à St-Marc, Aux Gonaïves, au Cap-Haïtien et Aux Cayes, ils ont donné dans chacune de ces villes une ou deux pièces de leur répertoire avec autant de succès qu'à Port-au-Prince.



BANQUE POPULAIRE
COLOMBO-HAITIENNE

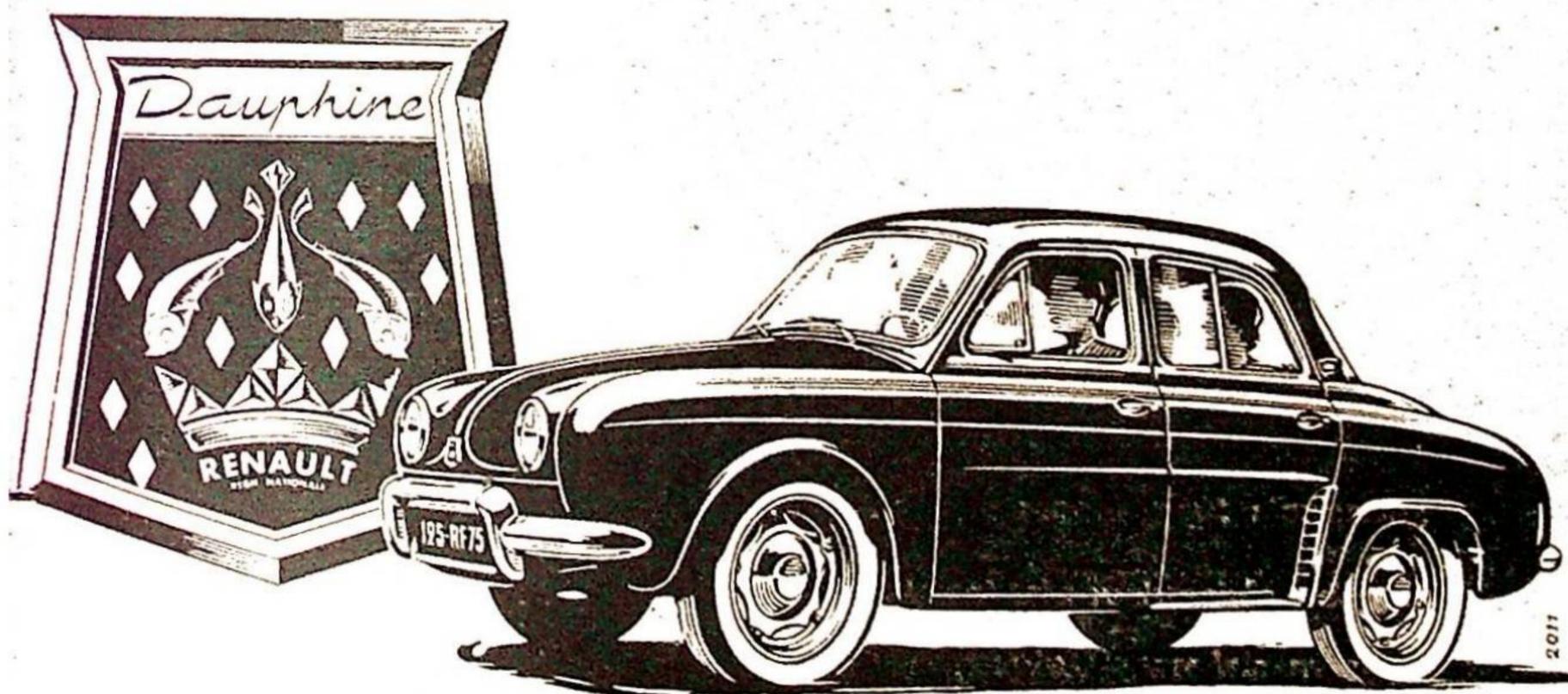
Capital : Gdes 5.000.000.00

EPARGNANTS,

Faites fructifier votre argent dans un compte d'Epargne à la BANQUE POPULAIRE COLOMBO-HAITIENNE.

**COMMERÇANTS,
INDUSTRIELS,**

pour toutes vos opérations tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, adressez-vous à la BANQUE POPULAIRE COLOMBO-HAITIENNE.





GIBSON

REFRIGERATEUR

FREEZER

AIR CONDITIONNE

POUR

GIBSON

JEAN-CLAUDE BORNO,

RUE DU CENTRE & ROUX, 141.

TELEPHONE 3775

SALVITAE

NEPHRITE CYSTITE PROSTATITE URETRITE

Le SALVITAE neutralise promptement l'urine acide, caractérisée par une sensation d'ardeur, réprime le désir fréquent d'uriner, soulage toute Irritation et Inflammation de la Vessie et des Reins, enlève et dissout toutes les Matières Solides qui se trouvent dans l'urine, et a un effet diurétique et antiseptique à la fois curatif sur les canaux urinaires.

Dose : Une cuillerée à thé dans un verre d'eau toutes les quatre heures.

JOSEPH NADAL & Co.

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF

REINBOLD

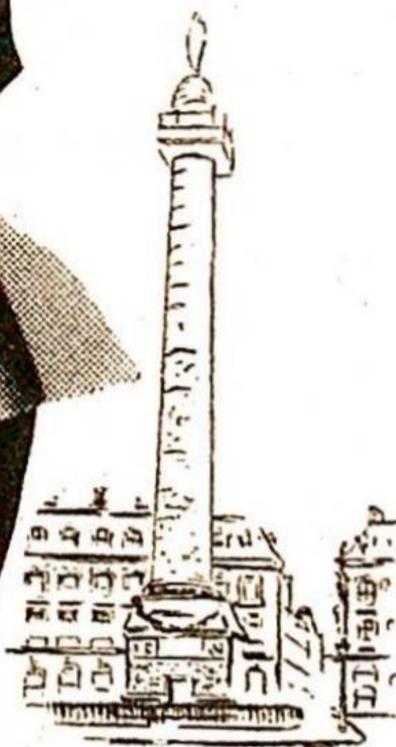
COFFEE EXPORT IMPORT, S. A.

*Crayons
à lèvres*

Dior

*et les
produits
de Beauté*

ORLANE



La Belle Créole



BANQUE

NATIONALE

DE LA

REPUBLIQUE
D'

HAITI

(DEPARTEMENT COMMERCIAL)

a inauguré le 26 novembre 1951 son nouveau service de :

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Amélioré, modernisé, ce service vous offre à l'intérieur de sa voûte blindée un coffret du dernier modèle en usage aux Etats-Unis, dans lequel vous pourrez déposer :

VOS BIJOUX

VOS PAPIERS PERSONNELS

VOS TITRES

EN TOUTE INDÉPENDANCE

ET EN TOUTE SÉCURITÉ

AVEC DISCRÉTION

ET CONFORT

Nous avons l'honneur de solliciter votre **VISITE...**
et votre **PATRONAGE.**

CHAUSSURES

HAITI S. A.

Bata

LA CHAUSSURE DE QUALITÉ A VOTRE PRIX

ECOLE SAINT JEAN de DIEU

Ruelle Saint Alexandre No. 14

Dirigée par Mademoiselle SIMONE BOSTON

Institutrice de 27 ans de carrière

Offre son service à tous les parents soucieux de l'éducation
religieuse et morale de leurs enfants,
de la *Classe Maternelle* au *Certificat d'Etudes primaires*.

SOCIETE ANONYME DARBOUCO

185, Rue du Quai,

Port-au-Prince, Haïti,

Téléphone No. 2310

Equipement et Fournitures Agricoles

Tracteurs Diesel « COCKSHUTT »

moteurs Diesel « BERNARD-MOTEURS »

Charrues RANSOMES

Séchoirs à Café ADS

SEMENCES KEYSTONE

Concentrés pour animaux de ferme PILLSBURY

Plaques fibro-ciment ETERNIT pour toiture, plafond et cloison

Plaques fibro-ciment ETERNIT pour revêtement de parois d'office et de
salle de bain, buffets d'évier, dessus de tables et comptoirs.

CHEZ

RODOLPHE CASTERA

Rue Pavée, No 47 — Phone 2040 — P. O. Box No 952

vous trouverez :

Machines à calculer « BRUNSVIGA »

Machines à écrire « TORPEDO »

Articles divers de Bureau et de ménage.

Vous serez bien servi en faisant vos achats ici.

Les prix sont modérés.

REGIE DU TABAC

*Voilà enfin ces
Cigares merveilleux*

Les **DEMOCRATE**
FLEURS D'HAITI
PALME
BASSIN BLEU
COURONNE

Qui font la concurrence
aux **CIGARES ETRANGERS** ;
sans oublier

Les bons : **VEVEY**
COURANT
BOUQUET
CRÈME

En fumant ces **CIGARES** excellents et
nationaux, vous satisfaites votre bon
goût et en même temps vous aidez à
l'embauchage de milliers de bras
haïtiens, des plantations de la
REGIE à l'Usine déjà en
marche.

Vous trouverez ces **CIGARES** :
au « **Sensation Bazar** » de M. Emile Maximilien
et dans toutes les bonnes épiceries.
Pour la vente en gros,
allez aux **Magasins de l'Etat**.

DUNBRIK

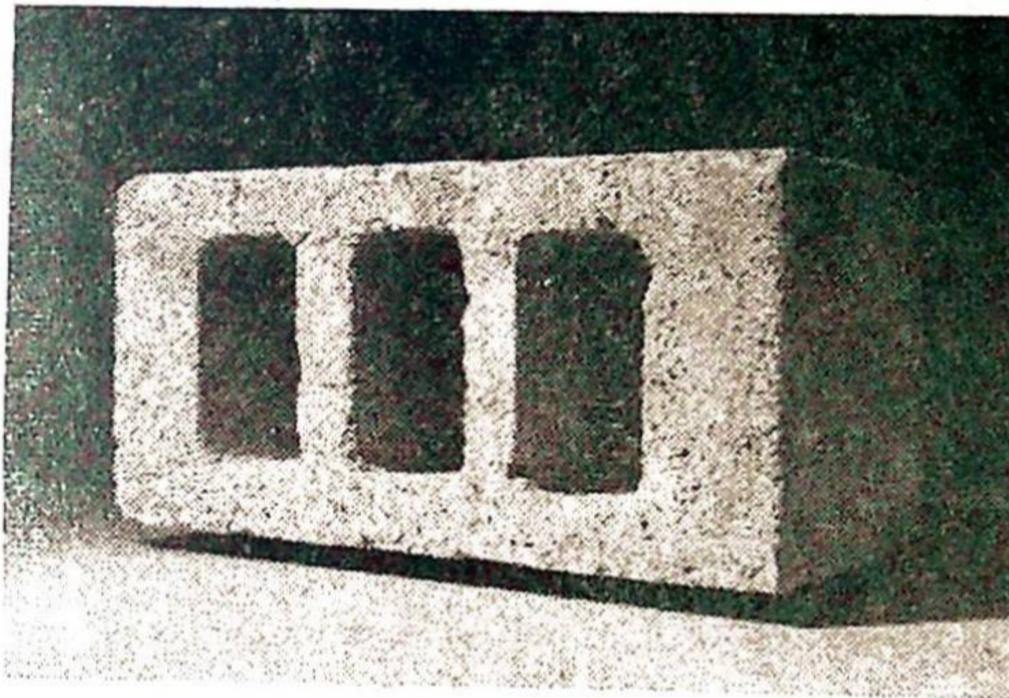


Fig. III

Bloc de Coin 20×20×40 cm.

Utilisé dans les murs de 20 cm. pour les encadrements, les angles et les jambages.

FRISA

FRIGIDAIRE

: Réfrigérateurs, cuisines, freezers, air conditioners, laveuses...

RCA VICTOR

: Radios, Radiophonos, Tape recorders, Hi-Fi etc...

AMERICAN KITCHEN

: Meubles de cuisine moderne, éviers, armoires etc..

BALDWIN PIANO

: Pianos à queue, orgues etc...

VORNADO

: Ventilateurs, Air Conditioners pour Automobiles etc...

PFAFF

: Machines à coudre, simples, à bras, à pieds, à moteur Zig-Zag, Automatiques etc...

FRISA

EN FACE SOCIETE HAITIENNE D'AUTOMOBILES

SHEAFFER

*L'aristocrate des plumes-fontaines
de qualité*

EN VENTE
A LA MAISON

RUE BONNE FOI

PORT-AU-PRINCE

G. Gilg

**PHARMACIE
SEJOURNE**

Fondée en 1864

ETIENNE SEJOURNE
(1864-1889)

FREMY SEJOURNE
(1889-1937)

RAOUL et MAX SEJOURNE
(1937)

**LABORATOIRE
D'ANALYSES**

Laboratoire de préparation
d'ampoules stérilisées -
Port-au-Prince

RHUM

BARBANCOURT

Apprécié depuis 1862
Port-au-Prince

Tel. 2756

GLISSEZ-VOUS DANS LA

FRAICHEUR BIENFAISANTE

D'UN CONDITIONNEUR D'AIR

WESTINGHOUSE

TELEPHONE : 2092

BOUCARD & Co. — DISTRIBUTEURS



IMPORT RETAIL EXPORT
FISHER ART & CURIO SHOP

53 - 55 RUE DU QUAI
TELEPHONE : 3145

PARFUMERIE FRANÇAISE
ARTICLES EN ACAJOU, SISAL, ECAILLE
VINS ET COGNACS FRANÇAIS

La Cigarette Haïtienne
qui a fait ses preuves
SPLENDID

DISTRIBUTIONS

NADAL & Co.



ÉTANCHEMENT ABSOLU

MEILLEURS PRODUITS

D'ÉTANCHEITÉ

En vente chez

REINBOLD COFFEE, S. A.

AUX ETABLISSEMENTS PIERRE-ANTOINE

19, Rue Bonne Foi, Port-au-Prince

GRAND CHOIX D'ARTICLES FRANÇAIS

(porcelaine de Limoges, argenterie, articles pour cadeaux et utilitaires)

NOUVEAUTES PARISIENNES

TOUS LES LIVRES ET PUBLICATIONS pour MEDECINS, DENTISTES, PHARMACIENS, VETERINAIRES, INFIRMIERES et LABORATOIRES ;
TOUT LE MATERIEL NECESSAIRE à ces PROFESSIONS. **ARTICLES RELIGIEUX**

MIRACLE CREAM

CRÈME EMBRYONNAIRE
à base
d'extraits placentaires
humains
(Méthode Filarew)
Double pot d'or

EMBRYONNAIRE
LANCASTER
miracle cream

LANCASTER

ARRÊTE POUR VOUS LA MARCHE DU TEMPS

Madame et Mademoiselle

« TOUT pour votre BEAUTE »

32, RUE PAVÉE — PORT-AU-PRINCE, HAITI



**L'ILE DU SOLEIL
QUI JOINT
AU CHARME DU VIEUX MONDE
TOUT LE PITTORESQUE
INCOMPARABLE DES TROPIQUES**

*Des vacances agréables,
Une cure de repos près de la mer
ou à la montagne,
Des excursions toujours intéressantes :*

HAÏTI
*La république de langue
française du Nouveau
Monde*

Le Commissariat National
du Tourisme. (Département
de la Coordination).
Port-au-Prince, Haïti

Pour tous renseignements :

Haiti Tourist Information Bureau
30 Rockefeller Plaza, New York 20, N. Y.

